

CONCOURS DE NOUVELLES 2020

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Recueil de nouvelles
de jeunes de 11 à 18 ans

Demain, le monde
avec Ananda Devi



Demain, le monde

CONCOURS DE NOUVELLES 2020

Demain, le monde

avec Ananda Devi

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs

Les nouvelles que l'on pourra lire dans cet ouvrage ont été sélectionnées par un jury présidé par **Ananda Devi** et composé de **Yahia Belaskri**, écrivain, **Catherine Destephen**, éditrice chez Gallimard Jeunesse, **Sonia Bernard-Tosser**, conseillère académique au rectorat de Rennes, **Emmanuel Delloye**, membre du conseil d'administration de l'association Étonnants Voyageurs, **Corinne Olaondo**, administratrice nationale de la MGEN (chargée de la région Bretagne), **Juliette Thomas**, diplômée en littérature générale et comparée, **Marion Hervé**, coordinatrice du concours de nouvelles et responsable des actions jeunesse au sein de l'association Étonnants Voyageurs, et son assistante **Sarah Pastel**.

PALMARÈS NATIONAL DU JURY 2020

PREMIER PRIX

Sans faire de bruit

Par Shana Wang

Élève de 3^e, collège Henri IV de Poitiers

Académie de Poitiers

Page 23

DEUXIÈME PRIX

8 h 16

Par Lucie Thomas

Élève de 5^e, collège

Raymond Poincaré de Versailles

Académie de Versailles

Page 29

TROISIÈME PRIX

Jeune combattant

Par Paul Biais

Élève de 2^{de}, lycée Guist'hau de Nantes

Académie de Nantes

Page 37

Préface de Ananda Devi

Il court, Junid. Il ne cesse de courir. Vers où ? Chacune de ces nouvelles l'entraîne, lui et des jeunes comme lui, sur une voie qui fait trembler la terre sous leurs pieds. Que se passera-t-il, semblent demander leurs auteurs, lorsqu'ils cesseront de courir ? Et cette terre menacée, fragilisée, de plus en plus exposée aux déprédations, résistera-t-elle encore longtemps ?

Pour tous ces jeunes, la question est urgente. Davantage encore qu'au moment où je proposais ces deux incipit, parce qu'entre-temps est arrivée une catastrophe programmée et annoncée, mais ignorée de tous jusqu'à ce qu'elle nous tombe dessus. Ce n'est plus l'avenir qui est compromis : c'est le présent.

C'est le constat que dresse chacun de ces jeunes écrivains.

C'est la question que posent toutes les nouvelles de ce recueil.

Un enfant peut-il changer le monde ?

Cette question les hantera désormais, avec leur lucidité et leur colère.

Ces jeunes écrivent aujourd'hui l'urgence de ce compte à rebours. Peuvent-ils encore rêver ? Bien sûr, c'est le pouvoir de la jeunesse. Mais au fond d'eux est

né le doute. Que rêver ne sera pas suffisant. Qu'il leur faut agir, et vite.

Comment ? En réfléchissant, en s'engageant, mais aussi en écrivant. Les mots n'ont jamais été aussi importants. Et tout autant l'est ce regard autre de l'écrivain qui prend la mesure des choses et qui tente de comprendre.

Comprendre. Le mot est essentiel.

En lisant ces nouvelles, je me suis mise à espérer. Oui, ces jeunes-là savent, oui, ils comprennent, et, pour eux, la prochaine étape sera de se demander comment accomplir ces changements.

Pour autant que nous ne consentions plus à nous agenouiller devant des dieux de frime.

Incipit 1 : La disparition

Proposé aux candidats par Ananda Devi

Les candidats au concours se sont vu proposer deux sujets, deux incipit écrits par Ananda Devi. Ils devaient alors proposer une suite cohérente et originale, sous la forme d'une nouvelle de deux à quatre pages.

C'est le silence qui réveille Junid. Il lutte un instant pour s'accrocher au sommeil, il n'a pas envie de se lever pour affronter les tâches de la journée, lassantes et répétitives, réparer les filets de pêche de son père, aller chercher de l'eau au puits du village, nourrir leurs trois poules acariâtres et grimper tout en haut du cocotier pour récolter les noix que sa mère ira vendre au marché ; mais l'absence de bruit est une chape descendue sur sa tête, et il ne peut plus respirer. Il ouvre les yeux, écoute, retenant sa respiration, et fait le décompte de tous les sons qui ont disparu : le vent, les oiseaux, les chiens ; et la mer. Depuis sa naissance, sa musique a été là, constante et changeante à la fois, terrifiante berceuse. Le silence de la mer, il le sent, il le sait, est une menace qui dépasse de loin tout ce qu'il a connu jusqu'ici. Il se lève et se précipite hors de la hutte de pêcheur où il a toujours vécu. Dehors, l'air est immobile, chaud, étouffant. Ni les palmiers ni les cocotiers ne bougent. Pas un souffle. Et devant lui, une immensité de sable nu. Jusqu'à l'horizon. Junid ouvre la bouche pour crier, mais pas un son n'en sort. C'est comme s'il avait été, lui aussi, rendu muet. **C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.**

Incipit 2 : Jo

Proposé aux candidats par Ananda Devi

Nous ne pensions pas que nous serions entendus. Ce n'était pas là notre objectif. Ce que nous voulions, c'était frapper fort. Quand tu as seize ans et que tu penses que le monde se meurt, tu comprends que l'avenir est déjà une page tournée. Alors, une dizaine d'entre nous, on a décidé d'agir. On n'était pas des têtes brûlées. On voulait juste exprimer cette colère qui bouillonnait en nous depuis des mois, ce feu qui couvait et qui avait besoin de jaillir avant de nous consumer. Nos discussions étaient de plus en plus animées. Bill voulait dessiner des graffitis obscènes sur les murs du ministère de l'Environnement (il se prenait pour Banksy, le talent en moins). Kerry proposait de lancer des chaussures sur le président lorsqu'il ferait une sortie en public. Madison optait plutôt pour des œufs pourris. Beverley, dans sa phase suffragette, voulait s'enchaîner aux grilles du Sénat. On n'arrivait pas à se mettre d'accord. Jo, lui, ricanait à chacune de nos propositions. « Ça ne changera rien, rien du tout ! répétait-il. Il faut un vrai coup d'éclat. » « Tu proposes quoi, alors, Jo ? » lui a-t-on demandé. C'est moi qu'il a regardée lorsqu'il nous a expliqué son plan. Je n'ai compris que trop tard pourquoi. Le problème, avec Jo, c'est qu'il était trop charismatique. Personne ne pouvait lui dire non. **Alors, lorsqu'il m'a tendu la main en me disant : « Ce soir, on passe à l'action », je n'ai pas écouté la voix intérieure qui me disait de ne pas le suivre. Je lui ai pris la main et je l'ai suivi.**

Note de Ananda Devi à l'attention des candidats

« Je pense à l'île d'où je viens et à l'immensité de l'océan qui nous entoure. Je pense à ce point minuscule dans l'océan Indien, si facilement escamoté des cartes du monde. Et je pense à tout ce qui la menace, elle et les autres îles comme elle, premières en ligne si la montée des eaux s'accélère. Alors, je me suis demandé ce qui se passerait si, au contraire, la mer semblait disparaître. Je me suis demandé comment convaincre les grandes puissances industrielles qu'elles sont en grande partie responsables. Ce sont là les deux prémices des nouvelles que je vous propose d'écrire. En réfléchissant aux causes et aux conséquences, n'oubliez pas que la violence a elle aussi des conséquences imprévisibles et qu'elle n'est jamais une solution. »

Les lauréats nationaux

Les nouvelles qui suivent sont les trois lauréates
nationales du concours.

PREMIER PRIX
Sans faire de bruit

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Le silence pèse, celui qui l'avait réveillé le terrifie à présent.

Ils doivent bien être quelque part. Ils n'ont pas pu tous disparaître d'un coup. Où sont passés ses parents, ses amis, le vendeur de poissons, l'agitation du marché... ? « Ne pas paniquer. Tout va bien, c'est normal, ils vont finir par revenir ! »

Il poursuit sa course et découvre avec effroi leurs trois poules, couchées à terre, sans vie. Au loin, comme laissés à l'abandon près du marché, il aperçoit les filets de pêche, les poissons à même le sol. Ils ne frétilent plus. Des noix tombées des établis, bousculées, comme laissées dans la précipitation.

Sans faire de bruit.

Les jambes de Junid lui font mal, elles ne le soutiennent plus. Le souffle court, il ralentit. Respirer lui fait mal, cette douleur l'empêche de réfléchir, de faire le tri dans ses idées. Tout se mélange dans sa tête. Il a agi vite, presque aussi précipitamment que le village, qui a disparu en une nuit. La mer aussi s'est retirée,

laissant derrière elle Junid, seul avec ses souvenirs. Devant lui s'étale l'immensité de la plage, dont la mer s'est retirée, il ne reste plus que du sable, du sable, du sable.

Le ciel s'assombrit, se déchire, étouffant aussitôt Junid, qui est pris de vertige, et, rapidement, il remarque ces nuages gris qui envahissent l'air. L'île semble déperir. Comme lui.

La peur envahit aussitôt Junid. « Je vais me réveiller. Ma mère sera là, elle apportera les poissons au marché, comme tous les matins. La mer va revenir. Je vais me réveiller. »

La plage, autrefois recouverte de coquillages, est désormais jonchée de cadavres dont l'odeur de putréfaction prend Junid à la gorge. En face de lui sont étalés des corps intoxiqués, enchaînés dans des dépôts de plastique. Ces tortues aussi, les nageoires emprisonnées dans des sacs, des bouteilles entaillant leur cou.

C'est une baleine, échouée. Ce sont ces milliers de cadavres, d'âmes envolées.

Puis cette suffocation, cette chaleur qui le prend lentement à la gorge, l'étouffe.

Elle s'amplifie, jusqu'à devenir un nuage de braise, et le voilà impuissant face à la nature déchaînée. Il veut crier, pleurer, mais rien, toujours rien. Aucun son ne sort de sa bouche.

« C'est un cauchemar. C'est juste un cauchemar. »

C'est alors qu'une pluie s'abat sur la plage, sans bruit. C'est aussi sans bruit que Junid continue sa course, laissant derrière lui ces êtres qui ont perdu la vie, dans l'attente d'un changement. Ils n'étaient plus que les proies des flammes et des déchets. Tous les hommes ont disparu.

– L'effet papillon est matérialisé par une chaîne d'événements qui se suivent les uns les autres, dont le précédent influe sur le suivant.

À des milliers de kilomètres de là, dans une grande capitale, une grosse voiture s'apprête à traverser un pont.

La chaleur est étouffante en pleine saison estivale. Il fait d'ailleurs de plus en plus chaud chaque année. Alors, la climatisation dans la voiture est activée. Et puis il y a cette radio aussi, qui diffuse sans arrêt les mêmes chansons.

Une figure hawaïenne, posée sur le tableau de bord, à la couronne de fleurs et vêtue d'une jupe en feuilles vertes et d'un haut en coque de noix de coco hoche la tête en souriant, au rythme des mélodies.

– Papa ? Commence le jeune garçon, assis à côté du conducteur. Elle vient d'où, cette figurine ?

Le père mâche son chewing-gum, regarde sa montre. Il va être en retard à sa réunion, à l'autre bout de la ville.

– À mon avis, elle doit venir de Tahiti ou Hawaï, vu sa tenue.

... Bonjour à toutes et à tous, entre ces deux hits du moment, nous voulions vous faire passer un message de prévention...

– Et c'est joli, là-bas ? Ça ressemble à quoi ?

... Le réchauffement climatique n'est pas à prendre à la légère ! Vos actes comptent, alors pensez-y ! ...

– Il doit y avoir des belles plages et des cocotiers, voilà ce que je sais. On ira un jour, si tu veux, on regardera le prix des billets d'avion, si ça te tente ?

... Lorsque vous jetez une bouteille de plastique à la mer, vous vous mettez en danger, vous et les animaux, mais aussi et surtout la Terre ! Si vous n'agissez pas tout de suite, il sera trop ta...

Le père coupe la radio.

– Oh la la ! Qu'ils m'agacent avec leurs discours de prévention ! Ce n'est pas nous qui allons changer quelque chose, c'est à l'autre bout du monde !

Depuis tout à l'heure, le véhicule n'a pas avancé d'un pouce, les bouchons l'empêchant d'avancer. La fumée, elle, s'échappe des voitures avec vitesse, mêlant klaxons et lamentations.

Cela fait maintenant quatre heures qu'ils sont en voiture, l'enfant commence à fatiguer.

Il baisse la vitre et jette un regard dehors. Un papillon essaie tant bien que mal de se frayer un chemin entre les voitures, déséquilibré, épuisé. Ses ailes ne vont plus le tenir très longtemps. Il continue malgré tout sa route quelques secondes, avant de s'effondrer par-dessus le pont, toujours sous les yeux du petit garçon.

– Il suffit de modifier de façon infime un paramètre pour que celui-ci s'amplifie progressivement et provoque, à long terme, des changements colossaux.

Junid s'arrête quelques instants pour reprendre son souffle. Il s'essuie le visage et jette un coup d'œil à ses mains. Elles sont transparentes. Puis ce sont ses pieds, ses jambes qui, à leur tour, semblent disparaître. Junid sent sa respiration s'accélérer, son angoisse monter. Il ne peut pas disparaître, si ?

De fragiles fragments colorés virevoltent autour de lui, tournoyant dans les airs. Il met du temps à comprendre qu'il s'agit en fait de milliers de papillons

en décomposition se mêlant à l'air chaud et au sable, disparaissant en poussière.

C'est à son tour de disparaître maintenant.
Il s'effondre sur le sol et le sable l'englobe entièrement.

Sans
Faire
De
Bruit.

La nature a essayé de se manifester.
Personne ne semble l'avoir entendue. Peut-être n'a-t-elle pas fait assez de bruit.

Shana Wang

*Élève de 3^e, collège
Henri IV de Poitiers
Académie de Poitiers*

DEUXIÈME PRIX

8h16

Alors, lorsqu'il m'a tendu la main en me disant : « Ce soir, on passe à l'action », je n'ai pas écouté la voix intérieure qui me disait de ne pas le suivre. Je lui ai pris la main et je l'ai suivi.

Peu importe les risques et les conséquences, nous n'avions plus le temps de réfléchir. Imaginez-vous vivre dans un monde où les dés seraient déjà jetés avant même votre naissance ? Hors de question ! On devait exprimer notre inquiétude. On avait besoin de faire éclater notre colère sourde et brûlante face aux grandes puissances industrielles qui continuaient à polluer notre planète tandis que notre avenir se mourait. Notre action devait être spectaculaire pour que le monde ouvre les yeux.

Il fallait faire vite pour mettre à exécution le plan. Il ne nous restait plus que quelques heures.

Jo avait donné à chacun de nous une mission bien précise. Bill devait repérer les lieux. Kerry et Madison étaient chargés avec d'autres copains de préparer les banderoles et les masques. Beverley, qui connaissait beaucoup de monde, avait la responsabilité de contacter d'autres groupes d'ados aussi déterminés que nous à défendre la cause.

Jo coordonnait les opérations depuis son portable tandis que je le soutenais et l'écoutais. J'étais à la fois excitée et terrifiée par la mission que nous devions accomplir. Excitée par cette idée incroyable et terrifiée, car au fond de moi je ne voulais pas qu'il lui arrive du mal. Son plan était audacieux et très dangereux.

Vendredi, 4 heures du matin, heure du rendez-vous : devant les grilles des Jardins de l'avenue Foch. Nous avions réuni une trentaine de camarades surmotivés tous équipés de masques. La première étape était de franchir le périmètre de sécurité sans se faire repérer, puis de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte. Discrètement, il a fallu escalader un par un le grillage et ne pas se faire choper par les policiers en patrouille autour du parc. Bill surveillait les alentours pendant que Kerry faisait la courte échelle.

Jo fut le premier à s'élancer. Une fois à l'intérieur de l'enceinte, il réceptionnait les membres de la bande et encourageait chacun avec une tape dans le dos. Lorsque ce fut mon tour, j'ai hésité une fraction de seconde. Mais Jo comptait trop pour moi. Alors, j'ai sauté. De l'autre côté, Jo m'accueillit souriant et me chuchota :

– Prête pour la suite ?

J'avais envie de lui dire non. Mais c'était Jo. Et je voulais me battre pour mon avenir, comme tous les autres. Je lui ai souri.

4 h 13 : On est passés à l'étape suivante, se disperser en petites équipes dans les jardins pour ne pas se faire repérer et rester cachés dans les buissons jusqu'à l'aube. Il fallait coûte que coûte échapper aux contrôles de police.

L'enthousiasme de nos camarades s'était envolé, laissant place à une inquiétude grandissante au fur et à mesure que l'heure H approchait. L'attente était interminable. On entendait les bottes des militaires crisser

sur le gravier. À mes côtés, Bill était crispé, je le voyais se mordre les lèvres. Kerry et Madison chuchotaient des blagues douteuses pour essayer de se détendre pendant que Beverley tentait de rassurer les autres en allant de groupe en groupe. Jo quant à lui, impatient, regardait sa montre toutes les cinq minutes.

Avant le lever du soleil, j'avais eu le temps de me poser mille questions. Serions-nous entendus ? Comment réagiraient mes parents ? Et, surtout, comment allions-nous réussir ce projet ?

Timidement, je me risquai à demander :

– Jo, es-tu sûr que c'est la meilleure chose à faire ? Il doit bien y avoir un autre moyen.

– Non, c'est la seule solution, répondit-il posément. T'en fais pas, tout se passera bien, promit-il.

Ses paroles et son regard à la fois doux et déterminé suffirent à m'apaiser. Nous lui faisons tous confiance.

7 h 45 : Enfin, le moment arriva. Jo se leva, signifiant à notre petit groupe qu'il était temps de bouger. Chacun prit son masque et sa banderole puis avança furtivement dans les allées des jardins. Il était presque 8 heures et la foule déjà massée autour de l'Arc de triomphe s'impatientait. La veille, Bill avait remarqué à l'angle de l'avenue une faille par laquelle on pouvait facilement atteindre le parcours sans être inquiétés. Au pied du circuit, le cordon de sécurité formé par des barrières et des policiers en faction semblait infranchissable. Notre bande jouait des coudes avec les passants pour atteindre le premier rang.

8 h 07 : On entendit l'exclamation et les applaudissements du public retentir à l'approche du coureur. C'était maintenant ou jamais. Le coureur parvint à notre hauteur, et je savais que c'était à mon tour de jouer. Je devais créer une diversion. N'importe laquelle, m'avait prévenue Jo. La boule au ventre, j'ai fait mine de m'évanouir devant le petit groupe de

policiers posté entre l'Arc de triomphe et l'avenue. Ils s'attroupèrent autour de moi. L'un d'eux s'empara de son talkie-walkie pour alerter les secours.

– Ça va, petite ? me demanda-t-il.

C'est à ce moment-là que j'entendis dans le talkie-walkie un de ses collègues hurler :

– Code rouge, code rouge ! Bougez-vous, bande d'empotés !

Dans le dos de l'agent qui s'était agenouillé pour m'aider, j'aperçus Jo. Il était masqué et piqua un sprint entouré de nos camarades. Il avait réussi à s'emparer de la flamme olympique et la brandissait fièrement au-dessus de sa tête en narguant la foule ébahie, mi-indignée, mi-amusée face à une telle inconscience. Bill secouait énergiquement une banderole au nez des policiers en scandant :

– La planète, vous la voulez bleue ou bien cuite ?

Kerry et Madison encourageaient le public à les rejoindre. Beverley avec l'aide de quelques camarades lançait des masques aux spectateurs. Je réprimais mon envie de rire devant ces agents déconcertés.

Le policier qui m'avait aidée m'abandonna.

– Bouge pas petite, le SAMU arrive ! me lança-t-il.

Puis il se précipita à la poursuite de Jo.

Nos camarades avaient à peine parcouru une cinquantaine de mètres que les policiers les rattrapèrent. Les ados formèrent autour de Jo un cercle protecteur tout en continuant à marteler des slogans. Intimidé par la police, Jo semblait hésitant. Les forces de l'ordre avaient l'air furieux, la foule était exaltée. Une partie du public encourageait les policiers tandis que l'autre acclamait notre action. La tension était palpable, les protagonistes des deux côtés se toisaient avec mépris. J'étais tétanisée, encore au sol, je peinais à me relever. J'eus le pressentiment que la situation allait dégénérer, lorsque les CRS débarquèrent.

– dispersez-vous ! somma un des agents.

Jo, galvanisé par les cris du public, sortit de sa torpeur et retrouva son aplomb. Il agita la torche olympique et se mit à provoquer les agents de police.

– On n'a pas peur de vous ! hurla-t-il. Y'a pas deux Terres ! Arrêtez de la tuer.

– On va faire usage de la force, dispersez-vous ! s'époumona de nouveau l'agent.

Les autres membres de notre équipe prirent exemple sur Jo. Ils se mirent eux aussi à défier les autorités en mêlant insultes et cris de ralliement. Le groupe d'inconscients tenait admirablement tête aux forces de l'ordre.

– Dernière sommation, on va faire usage de la force ! répéta l'agent, extrêmement irrité.

8 h 12 : Soudain, l'un des ados arracha sa chaussure puis la balança sur un CRS. C'en était trop. Les policiers qui jusque-là se contentaient d'encercler le petit groupe pour le contenir passèrent à l'action. Celui qui avait reçu la chaussure s'emporta et lança une grenade lacrymogène en direction des ados. Certains policiers envoyèrent des fumigènes sur le petit groupe. Puis ils sortirent leur matraque. Jo et les camarades survoltés tentèrent de forcer le barrage de police pour échapper aux fumées qui les asphyxiaient. Certains spectateurs avaient rejoint nos camarades, d'autres fuyaient. La panique s'était emparée des gens autour de l'Arc de triomphe.

– Jo ! Où es-tu ? m'entendis-je crier au milieu de ce chaos.

8 h 14 : Sans réfléchir, je me précipitai vers l'épais brouillard. Je passai mon foulard devant le visage pour ne pas respirer le gaz. Le sol était jonché de débris, ce qui rendait ma progression pénible. J'avais à tâtons, les yeux larmoyants, dans la confusion la plus

totale. Les sirènes des secours hurlaient, les forces de l'ordre aboyaient sur la foule hors de contrôle.

Des individus étaient maintenus au sol par les CRS, d'autres avaient arraché des pavés qu'ils projetaient sur les policiers, d'autres encore, suffoquant, rampaient au sol pour ne pas inhaler l'air nauséabond et âcre. Une odeur de brûlé flottait, des poubelles étaient en flammes. Certains camarades drapés dans leur banderole couraient masqués en direction des barricades pour s'enfuir. Quelques-uns furent alignés mains sur la tête devant un car de CRS. Plusieurs personnes, aussi bien des policiers que des spectateurs, gisaient inconscientes. Des blessés gémissaient en attendant l'arrivée des secours. J'aperçus Bill, menotté, face contre terre, il continuait à scander des slogans. Tandis que Kerry et Madison essayaient d'échapper à leurs poursuivants en enjambant les barrières de sécurité. Beverley était introuvable.

8 h 15 : C'est alors que je distinguai Jo. Son masque était tombé et je vis la douleur lui contracter le visage. Son œil droit était en sang. Un CRS l'écrasait contre une barricade à l'aide de son bouclier.

– Jo ! hurlai-je.

Il me regarda, paniqué.

– Va-t'en! m'ordonna-t-il. Te fais pas prendre!

Pour une fois, je ne l'ai pas écouté et j'ai foncé, le cœur battant, dans sa direction. J'étais écoeurée. Comment pouvait-on s'en prendre à des ados ? Surtout à Jo. J'ai crié de toutes mes forces :

– Lâchez-le !

J'ai attrapé le CRS par le bras. Je n'eus pas le temps de comprendre. J'entendis un bruit sourd comme une détonation puis Jo hurla de toutes ses forces. Brusquement, tout devint noir. Il était 8 h 16.

Ce soir-là, au journal de 20 heures, ils ne parlaient que de ce qui s'était passé.

– Ce qui devait être une fête a vite tourné court. Ce matin, un groupe de jeunes s'est emparé de la flamme olympique qui devait parcourir Paris et atteindre le Stade de France pour l'inauguration des Jeux olympiques. Une confrontation entre les forces de l'ordre et de jeunes manifestants pour le climat a éclaté peu avant 9 heures aux abords des Champs-Élysées. On dénombre quatre-vingt-trois interpellations et une vingtaine de gardes à vue. On compte une trentaine de blessés, dont six grièvement. Ces heurts ont coûté la vie à l'un des manifestants, seulement âgé de seize ans.

Notre envoyé spécial est en direct depuis Paris pour faire un point sur la situation.

– Bonsoir. Le calme est revenu après l'agitation de ce matin. Alors que l'avant-dernier relayeur allait atteindre les Champs-Élysées en passant par l'Arc de triomphe, un groupe de jeunes gens masqués s'est emparé de la flamme olympique dans le but, je cite, « de porter un message au monde entier ». Une adolescente, encore sous le choc, a accepté de s'exprimer devant nos caméras à visage couvert :

On voulait dénoncer l'inaction de nos dirigeants face à la dégradation de la planète. Si nous ne faisons rien, nous serons tous condamnés. Nous sommes tous concernés. On savait qu'on attirerait l'attention, mais on ne s'attendait pas à ce que cela finisse mal. J'ai perdu une personne qui m'était chère. Je souhaite qu'elle ne soit pas morte pour rien.

Merci pour votre témoignage. La scène de chaos filmée par un amateur circule sur internet. Elle comptabilise des millions de vues. Elle a été relayée et commentée sur Twitter par des milliers d'abonnés. Une marche blanche sera organisée dans les prochains jours par la famille en l'honneur de la jeune victime. Une enquête a été ouverte par la police des polices afin de déterminer les circonstances du décès. Pour

répondre à l'émotion suscitée par ce drame, le gouvernement a immédiatement réagi. Il promet l'ouverture de débats suivis d'actions pour faire face au problème du réchauffement climatique. Le gouvernement assure aussi que les responsables du drame seront lourdement sanctionnés. »

La déclaration de Beverley était poignante. Jo, inconsolable sur son lit d'hôpital, avait regardé l'édition spéciale du journal et pleurait à chaudes larmes. Amer, il fixait la photo de la jeune fille à qui, la veille, il avait tendu la main. Il lui avait pourtant promis que tout se passerait bien.

Lucie Thomas

*Élève de 5^e, collègue
Raymond Poincaré de Versailles
Académie de Versailles*

TROISIÈME PRIX Jeune combattant

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

– Par ici, Junid.

La voix était douce, presque chantante. Junid crut déceler de la fragilité dans cette voix d'enfant. Il fit volte-face, fort étonné, et, de part et d'autre, rien qu'une étendue de sable. La chaleur donnait l'impression que la ligne d'horizon était ondulée par des vaguelettes transparentes. La fatigue provoqua des points sombres sur la vision du garçon. Et puis, au fur et à mesure qu'il marchait, la soif eut raison de lui : ses jambes vacillèrent et cédèrent. Junid s'écroula et sombra dans les abysses du sommeil d'un humain mourant.

Les paupières de l'adolescent s'ouvrirent sur un monde entièrement plongé dans la pénombre. Il mit du temps à comprendre qu'un morceau de tissu humide lui recouvrait le front et les yeux. Il voulait le retirer, curieux de voir où il était arrivé. Mais son bras ne bougeait plus. Son membre s'était changé en une entité vidée d'énergie et de force. Le corps de Junid ne semblait être dorénavant plus que de chair et d'os.

Alors, il songea : peut-être était-il mort ? C'était fort probable après tout ce qui lui était arrivé. Était-ce le paradis ? Ah ça non, peut-être était-ce l'enfer !

Alors, quelqu'un lui retira son linge : il faisait nuit et les dunes étaient endormies au clair de lune.

– Par-là, Junid.

Le garçon se redressa et se retrouva face à un petit bonhomme d'une dizaine d'années qui le fixait. Ses cheveux désordonnés étaient blonds et retombaient sur son visage d'ange. Il était vêtu d'une chemise verte aux boutons dorés. Il murmura :

– Quel âge as-tu ?

Junid eut l'air hébété. Il eut beau chercher profondément dans son esprit, il était incapable de se le rappeler. Sa propre existence lui paraissait bien trop lointaine dans son esprit. Le souvenir d'une autre époque, d'une autre ère. Constatant son désarroi, le petit bonhomme dit :

– Vous, les humains, je ne vous comprendrai jamais !

Un vieillard retiré dans la pénombre, que Junid n'avait pas remarqué, préparait le thé sur des braises incandescentes.

Junid se souvenait maintenant comment il avait atterri autour de ce feu, en plein désert. Il posa la question qui lui brûlait les lèvres :

– Comment tout ce sable est-il arrivé là ? Comment a-t-il pu recouvrir mon village ? Pourquoi tout le monde m'a-t-il ainsi abandonné ?

L'homme au coin du feu répondit :

– La nuit dernière, une tempête de sable a surgi et a englouti ton village. Je crains que la nature abandonne l'homme, maintes catastrophes se produisent : humains et animaux ont fui vers le nord... Je suis désolé, petit, il ne reste plus rien...

– Mais pourquoi la nature fait-elle cela, pourquoi les mers disparaissent-elles ?

Le vieillard se racla la gorge pour commencer son histoire :

– Il était une fois, dans une contrée lointaine, au-delà des montagnes infranchissables, au-delà de la forêt aux arbres d'ébène et de la mer aux monstres macabres, une île. Une île dominée par une cité qui avait émergé comme une rose qui pousse sur une terre brûlée. Une merveille urbaine qui rayonnait sur tous les continents, où les marchands s'entre-tuaient pour y vendre leurs meilleures étoffes et leurs épices les plus parfumées. À cette époque, le malheur ne semblait point y avoir sa place, hommes et femmes riaient à gorge déployée dans les échoppes. Les étrangers venus des quatre coins de la planète foulaient le pavé de la cité, ébahis d'assister à un tel déploiement de richesse et de prospérité. Les enfants, quant à eux, admiraient la famille royale, car celle-ci aimait son peuple comme une mère aime son enfant. Le roi de la cité s'appelait Junayd. C'était un homme fort et respecté dans tout le royaume. Jamais il ne quittait son manteau d'hermine et il asseyait son autorité sur les cinq continents. Il avait cependant une faille : la folie des grandeurs. La recherche absolue du profit fait parfois mauvais ensemble avec la prospérité. Malheureusement, cela coûtera beaucoup au roi.

La mère du roi était nommée Inaya. C'était une femme assez modeste, elle vivait pour peu dans une cabane de bois, mais jamais elle ne s'en plaignait. Elle demeurait seule dans une immense vallée. Car la femme aimait la solitude plus que tout. Et puis, son élevage de moutons lui suffisait amplement. Par la suite, la femme avait donné naissance à un petit garçon déjà très fort qu'elle ne savait comment nommer. Lorsque le nourrisson atteignit l'âge de six mois, sa mère le trouva dans la grange en train de se battre farouchement avec un mouton. Alors, Inaya s'agenouilla au niveau de l'enfant et caressa sa joue grassouillette.

Elle savait désormais comment le nommer, « jeune combattant », en arabe : Junayd.

Devenu grand, le garçon s'interrogea :

« Mère, pourquoi ne côtoies-tu personne et pourquoi parles-tu à la nature ? »

Blessée de la question, la femme répliqua sèchement :

« Que crois-tu ? Que je vais aller m'abrutir avec toutes ces femmes inintéressantes ? »

Junayd se bagarrait fréquemment à l'école, car ses camarades traitaient sa mère de dégénérée. Mais le soir, il rentrait en pleurant de honte et un doute se construisait en lui lorsqu'il voyait sa mère parler au ruisseau et aux arbres.

Un jour, la rage qu'il contenait au fond de ses entrailles ressortit si brutalement que la vallée entière en trembla :

« Mère, cesse de parler aux choses sans vie qui ne peuvent pas t'entendre ! Tu es stupide et tu me fais honte ! »

À cela elle répondit :

« Est-ce une honte d'écouter la nature alors qu'elle seule nous a engendrés ?

Est-ce une fierté de renier les éléments et de se prétendre supérieur à eux ?

Est-ce une honte de préférer l'authenticité des végétaux à la superficialité de l'homme ?

Est-ce une fierté de dominer la faune et de bafouer la flore ?

Apprends à l'écouter, Junayd, sois patient, elle finira par te répondre... »

Mais, l'adolescent, fou de rage, s'enfuit de son foyer et ne revint jamais, il ne revint plus sa mère.

Durant de longues années, Junayd erra de ville en ville. Il grandit au milieu des marchés, subtilisant discrètement des boules de pain les jours de famine. Il survivait de l'affection que les passants lui apportaient.

La vieille du coin de la rue lui tricotait des écharpes et le curé de la paroisse assurait son éducation religieuse. Et puis un jour, la main qui lui changerait la vie se tendit. Un homme vint à sa rencontre alors qu'il mangeait sur le parvis de l'église. Il se présenta comme le serviteur d'un prince. D'un prince qui n'avait jamais obtenu ce qui lui revenait de droit. Le serviteur parcourait la région de fond en comble à la recherche de jeunes soldats qui permettraient au prince de conquérir de nouveau son royaume perdu. Car, le jour de ses huit ans, le prince héritier fut chassé de son île lors d'une invasion. Et un désir de revanche en était né.

Junayd connaissait cette île, car elle nourrissait de nombreux mythes et légendes. Le garçon doutait de son existence. Elle était réputée, car celle-ci était presque inaccessible à cause de trois obstacles qui gardaient son entrée : les montagnes infranchissables, la forêt aux arbres d'ébène et la mer aux monstres macabres. Il accepta sans la moindre hésitation, alors débuta sa formation d'écuyer, comme beaucoup d'autres jeunes.

La reconquête de l'île débuta : la longue procession traversa le monde en brandissant l'emblème du royaume disparu. Après de longues années de durs combats et de précarité, la file de chevaliers se retrouva au pied des montagnes infranchissables. Elles étaient nommées ainsi, car leurs sommets chatouillaient la voûte du ciel et la surface des cols était plus glissante que du marbre. Des éclaireurs partirent en expédition, mais ne revinrent jamais. Ils glissaient et tombaient dans le ravin bestial des montagnes. Alors que le prince s'appêtait à renoncer, Junayd proposa une idée originale qui lui venait de sa mère. Il suggéra de recouvrir généreusement de sève les souliers des soldats et les sabots des chevaux. Ces derniers pourraient alors parcourir les cols aussi facilement que sur de la terre ferme. L'idée fut adoptée et le prince réussit à vaincre

le premier obstacle. Enfin ils parvinrent à la porte de la forêt aux arbres d'ébène, infranchissable, car trop sombre et trop épaisse, même en plein jour. Une nouvelle fois le prince faillit abandonner, mais une fois de plus, Junayd soumit une idée : celle de partir de nuit. Le prince crut que le jeune homme était fou. Mais Junayd s'expliqua alors : il avait remarqué qu'une nuée de lucioles traversait chaque nuit la forêt, il suffirait de s'en servir comme lanternes jusqu'à leur sortie. Alors, ils firent ainsi, et cela se solda de nouveau par une réussite.

Mais, sitôt satisfaits, les chevaliers se retrouvèrent confrontés au dernier obstacle : la mer aux monstres macabres. De suite, certains hommes décidèrent de construire un radeau en bois d'ébène solide et épais. Mais à peine le mirent-ils à l'eau, qu'il fut dévoré par des monstres aux dents acérées. Dans ses légendes, Inaya avait parlé de ces monstres à son fils : « Ils sont aveugles, affirmait-elle, seules les ondulations à la surface de l'eau les attirent. » Junayd suggéra au prince de passer par les profondeurs de la mer. Ce dernier le regarda avec sidération, car, à moins d'être un sorcier, aucun homme ne pourrait retenir sa respiration pendant les trente kilomètres jusqu'à l'île. Une nouvelle fois, l'écuyer se justifia :

« Il y a de longs bambous au bord du lac, il nous suffit d'en laisser un bout dépasser à la surface et nous pourrions respirer sous l'eau sans le moindre souci. »

L'idée fut adoptée et ils y parvinrent sans difficulté.

Une fois arrivés sur l'autre rive, un combat face aux envahisseurs débuta. Les coups d'épée, le fracas des lances et le grincement des boucliers faisaient trembler la région. Les deux camps s'affrontèrent sans relâche jusqu'à la victoire du prince. Malheureusement, celui-ci fut pris d'une maladie incurable. Et, faute d'héritiers, il fit venir Junayd sur son lit de mort :

« Écoute-moi bien, petit écuyer dont je ne connais le nom. Tu m'as toujours été fidèle et je t'en remercie infiniment. Je veux te récompenser de ton panache et de ton ingéniosité, c'est pour cela que je conviens de te léguer cette terre et de t'en faire roi. »

C'est ainsi que débuta l'immense ouvrage de Junayd, celui de bâtir une cité. Des champs naquirent et la terre se révélait chaque jour plus généreuse. Les fruits sortaient de cette véritable corne d'abondance sans se soucier de la saison. Alors débuta le commerce avec les royaumes alentour. La cité ne cessait de croître grâce à ce miracle. Elle constituait pour beaucoup de marchands et d'éleveurs une ruée vers la richesse. Maisons et commerces s'épandirent à perte de vue. Et, quand le royaume commença à susciter des convoitises de la part de ses voisins, Junayd dressa des murailles qui concurrencèrent le sommet des montagnes infranchissables. Les mines d'or et d'argent des alentours venaient accentuer la prospérité de la cité perpétuellement baignée dans de grandes foires commerciales. Le roi venait de donner naissance à un fils et il était au comble de sa joie.

Mais tout apogée dit déclin, et il fut causé par Junayd lui-même. Son insatisfaction éternelle le conduisit à sa perte. Le roi voulait accroître le contact avec le monde extérieur. Mais cela était impossible en raison des trois obstacles qui réduisaient beaucoup l'accès à la cité. Junayd voulait construire un chemin de fer et, pour cela, il engagea les cent meilleurs mineurs au monde afin qu'ils confectionnent un tunnel à travers les montagnes infranchissables. Par la suite, il recruta les cent meilleurs bûcherons de sorte qu'ils défrichent chaque arbre d'ébène de la sombre forêt. Puis enfin, il entreprit de recruter les cent meilleurs chevaliers du monde. Pour qu'ils aillent ainsi transpercer de leurs épées, les mâchoires des monstres macabres, pour qu'il n'en reste aucun.

Junayd était jusqu'alors fort satisfait de son œuvre, mais rapidement il constata l'effet pervers de son action. La nature, toujours généreuse avec lui, s'était fait poignarder par celui dont elle avait causé le succès. Mécontente, elle le délaissa brusquement. Du jour au lendemain, les plantes moururent et l'or ne fut plus que pierre. L'air devint brûlant et fouetta les joues des enfants. Le niveau de la mer baissa tant que l'île fut désormais entourée d'une terre brûlée. Ni richesse ni paix n'émanaient plus de la cité. Les habitants commencèrent à réclamer le pain tandis que les commerçants firent faillite et partirent. Junayd eut beau supplier le pardon de la nature, rien n'y fit... Le roi n'avait plus rien.

Un jour, une vieillearde vint se présenter aux portes de la cité. Ce qui était étonnant puisque plus personne n'y pénétrait depuis plusieurs mois déjà. Junayd attendait sur son trône, comme il le faisait toute la journée désormais.

La vieille femme échinée s'approcha de lui et, avant qu'elle ne puisse prendre la parole, le roi hurla : « Dégagez, je n'ai pas besoin de vous, je vous ordonne de partir ! »

La femme s'approcha encore, une larme perla sur son visage froissé. Elle posa sa paume sur la joue du roi et murmura :

« Mais qu'es-tu devenu, Junayd ? »

De quoi parlait-elle ? L'éclair se produisit dans sa tête. Inaya ! Sa mère ! La femme qui se tenait devant lui était sa mère ! Elle était venue jusqu'à lui malgré son vieil âge et il l'avait rejetée, plein de condescendance et de dédain. Alors, il se jeta à ses pieds, il la supplia de lui pardonner tout ce qui s'était produit depuis sa fuite. Il avait oublié à quel point il l'aimait, à quel point la cicatrice provoquée par ce manque était vive.

Il leva les yeux, la femme ne bougeait plus. Elle était comme foudroyée. Elle s'effondra, ses jambes s'étaient dérobées sous le poids de la fatigue et du chagrin. Elle était morte.

La tristesse de cet épisode et la décadence de la cité avaient conduit le roi sur son lit de mort. Sa femme, agenouillée à son chevet, le regardait s'éteindre lentement. Alors, il souffla avec difficulté en guise de derniers mots :

« Je me suis enfui de chez moi, car je refusais d'entendre les paroles de ma mère. Mais elle avait compris le détournement de l'homme vis-à-vis de son environnement et que cela le conduirait à sa perte. Voilà ce qui est arrivé à la cité, j'ai été incapable de me satisfaire de tout ce que j'avais. Je possédais tout, et mon insatisfaction m'a perdu. Je regrette ces monstres aux dents acérées. Je regrette ces arbres au bois d'ébène. Je regrette ces montagnes de marbre...

Je souhaite que notre fils soit emporté loin, au deçà de la mer aux monstres tués, au deçà de la forêt aux arbres rasés et des montagnes trouées. Plus tard, quelqu'un lui contera d'où il vient et, j'espère que lui pourra sauver l'humanité de la dérive où je l'ai entraînée...

Junid était très ému, mais il ne comprenait pourquoi l'homme lui avait raconté tout cela, que pouvait-il faire ? Le vieillard ajouta :

– Junayd n'avait pas compris une chose. Son action aurait des conséquences planétaires. La terre, l'air, le feu et l'eau ont à ce moment-là perdu foi en l'humanité, et lui ont tourné le dos. Ils n'avaient plus le désir de coexister. La fierté humaine peut bien les mépriser, sans eux l'humain n'est rien. Junid, tu es le fils de Junayd, tu portes son nom, tu dois nous sauver et renouer la connexion passée...

– Coupez ! Ah super ! La dernière scène est super bien. On sera dans les temps avant la sortie.

Le producteur fait un clin d’œil au scénariste :

– Ces écolos à deux balles ne pourront plus dire que Disney se fout de l’environnement !

Paul Biais

Élève de 2^{de},

lycée Guist’hau de Nantes

Académie de Nantes

Les lauréats académiques

Les nouvelles qui suivent ont été sélectionnées pour représenter leur académie en finale, et n’ont pas été retenues par le jury national. Elles sont dans leur version originale : elles ont été corrigées mais n’ont pas fait l’objet d’un travail de réécriture.

Fitahiana

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Les traces de pas s'étendent à perte de vue. Junid est épuisé mais la peur l'empêche de s'arrêter. La brise froide du matin ne parvient toujours pas à ses oreilles. Même les battements de son cœur se sont tus. Soudain, Junid s'arrête, les traces de pas ont disparu. Ne s'étendent plus devant lui que de l'herbe, des palmiers et, à l'horizon, la mer. Il est seul au monde. La panique le gagne, tout ceci ne peut être vrai. Junid se frappe le visage, il veut se réveiller. Ses coups lui font mal, il comprend que ce n'est pas un cauchemar. Et il pleure à chaudes larmes, quand il lui semble entendre un bruit, un murmure flou.

« Disparaître dans le néant comme le reste de mes enfants. »

Junid regarde autour de lui, mais ne voit personne. Il appelle désespérément, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il crie encore plus fort. Peut-être son imagination lui joue-t-elle des tours ? Est-il déjà en train de devenir fou ? Cette phrase continue de résonner dans sa tête comme une prophétie. Une prophétie, et si c'était ça ?

« À la vallée du Rift tu iras, la renaissance sera. »

Quelle est encore cette folie, la vallée du Rift, le berceau de l'humanité ? Junid décide malgré tout d'y aller, il n'a plus rien à perdre, rester sur son île ne fera que le rendre encore plus fou. Il emporte le planisphère accroché à sa hutte et rejoint un des bateaux de l'île. Il sait que la route sera longue et semée d'embûches. Il attrape un sac et met toutes les provisions qu'il peut trouver. Le lendemain, il prend la mer.

La traversée dure dix jours, les vagues sont douces, le temps clément. Junid accoste en Somalie, il doit encore rejoindre l'Éthiopie. Comme sur son île, les bruits, la vie ont disparu. Junid commence sa marche à travers le désert. Il doit faire attention à ne pas manquer d'eau. Le soleil est pesant et lourd.

Mais la catastrophe est arrivée, Junid n'a presque plus d'eau, il ne survivra pas. Soudain, au loin, il croit voir un point. Est-ce une oasis ou un mirage ? Junid décide de s'approcher. Le mirage semble s'éloigner au fur et à mesure qu'il essaie de le rejoindre. Cette fois c'est sûr, il va mourir dans le désert. Junid s'effondre d'épuisement, roulé en boule en plein soleil. Soudain, il sent que sa main devient humide. La pluie, enfin !

Junid tourne machinalement la tête et voit un petit animal qui lui lèche la main. Il sourit, plein d'espoir, il n'est plus seul. L'animal le pousse du bout de son museau comme pour l'encourager à se relever. Rassemblant tout son courage, Junid se relève et le suit. Il reconnaît un renard à oreilles de chauve-souris, son grand-père le lui avait appris dans un livre. À ce souvenir, les larmes coulent sur ses joues, elles ont un goût salé. Il l'appellera Fitahiana, du nom de son grand-père, qu'il ne reverra jamais, la bénédiction.

Fitahiana sait où il va et après une heure, Junid aperçoit une oasis. Ce n'est pas un mirage mais un miracle. Junid boit encore et encore, et, pour la première fois depuis longtemps, il rit. Aucun son ne

sort de sa bouche et cela le fait encore plus rire. Ils reprennent la route dès le lendemain, après avoir rempli les gourdes d'eau.

Le reste du voyage se déroule sans embûches, Fitahiana connaissant parfaitement le désert. Peu à peu, la végétation change et se colore de vert. Junid sait que quelque chose a changé, il le sent au plus profond de lui, mais il ne sait pas dire quoi. Les jappements de Fitahiana l'empêchent de se concentrer.

– Chut, Fitahiana, je réfléchis !

Le bruit ! Le bruit est revenu ! Junid éclate de rire, et cette fois son rire se répercute dans toute la vallée. Junid sait qu'il est arrivé. Quel bonheur d'entendre à nouveau la brise faire frémir les feuilles de ces arbres inconnus et le ruissellement de l'eau sur les rochers ! Junid se pose un instant, il ne sait toujours pas ce qu'il fait là. Pendant son périple, il avait eu le temps de réfléchir aux prophéties mystérieuses. Il en était maintenant certain, la voix n'était autre que celle de Gaïa, la déesse Terre. Gaïa avait décidé d'exterminer l'humanité mais pas lui, ni Fitahiana. Est-ce une erreur, sont-ils bénis ou punis ? Junid ne sait pas.

– Eh, toi là-bas, oui, toi ! Comment t'appelles-tu ?

Junid n'en croit pas ses oreilles, une voix humaine !!!! Junid explose de nouveau de rire.

– T'es fou ou quoi ? T'as trop pris le soleil ? Moi, c'est Samson, j'arrive du Kenya avec un vélo que j'ai bricolé. T'as fait comment, toi ?

– Moi, c'est Junid, de Madagascar. J'ai pris un des bateaux de mon île et puis j'ai marché. Fitahiana m'a guidé.

– Alors, à toi aussi, elle t'a attribué un animal. Moi, elle m'a donné un singe vert, super sympa mais infernal ! Il s'appelle Baraka.

– Eh, Sun, qu'est-ce que tu fais ? Ton fichu Baraka est en train de bouffer toutes nos provisions.

Oh, bonjour. Un petit nouveau, espérons que ton animal sait se tenir ! Moi, c'est Lana, je viens de New York, je suis une clocharde et fière de l'être. Pour info, elle m'a refilé un vieux clébard, mamie Gaïa. Et son petit nom, c'est Blessing.

– Fais pas attention, Junid, elle ne sait pas choisir ses mots, mais elle est très sympa.

– Pardon ! Comment ça, je sais pas choisir mes mots, espèce de binoclard à roulettes ?

– Holà, holà, on m'explique ? s'inquiète Junid.

– Salut, Akio, et je te présente Megumi, c'est une sorte de chat-léopard. Elle m'a aidé durant mon voyage et elle est vraiment adorable. Moi, je terminais mes études à Tokyo quand c'est arrivé. J'avais déjà trouvé un travail d'ingénieur dans une usine nucléaire. Et puis plus rien, plus un bruit, plus personne. Tu n'imagines même pas la peur que j'ai eue, neuf millions d'habitants qui disparaissent d'un coup. Puis la prophétie, mais je suppose que tu es déjà au courant, comme tous les autres.

– Tous les autres ? On est combien, au juste ?

– Six, répond une nouvelle voix. Moi, c'est Sienna, étudiante en philosophie en Australie. Je suis arrivée il y a cinq jours avec mon dingo Noun. Hey, dis donc, t'en as mis du temps pour venir de Madagascar !

– Et moi, c'est Evy, je suis encore au lycée et je suis une militante écologiste féroce. Je suis accompagnée d'un glouton, Vålsignelse, faites attention à vos provisions, enfin, ça peut pas être pire que le singe ! Fallait s'attendre à une catastrophe de ce genre. Avec la pollution, le réchauffement climatique, l'industrie, la déforestation, à toujours vouloir trop développer, nous allons tuer Gaïa un jour ou l'autre.

– Elle a sans doute voulu nous laisser une dernière chance et elle s'est sauvée d'une mort certaine. C'est un peu difficile à avaler mais elle n'avait sans doute plus le choix, rajoute Sienna.

– Holà, holà, moi, j'étais bien sur mon île de pêcheurs, je lui ai jamais rien fait à Gaïa, intervient Junid.

– C'est ce que tu penses et ce qu'on pense tous, réplique Lana. Moi, j'étais au top du recyclage à manger dans les poubelles !

– Et moi donc ! renchérit Samson, deux bouts de ficelle et une vieille boîte de conserve et je vous construis une moto.

– Et ???? demande Junid.

– Bah voilà, je crois que c'est clair, je ne sais pas pour quoi mais on est six et on a été choisis pour reconstruire un monde meilleur pour Gaïa, explique Akio.

– Je pense que nous avons tous quelque chose à apporter, ajoute Sienna. Toi, Akio, t'es super intelligent et tu as plein d'idées. Toi, Samson, tu as des mains en or, de rien tu fais quelque chose. Toi, Evy, tu sais quelles erreurs on ne doit plus faire, tu as à cœur de préserver la planète. Toi, Lana, tu ne lâches rien, quelles que soient les difficultés. Toi, Junid, ta vie est simple et ton bonheur l'est aussi. Et moi...

– Toi, dit Junid, tu vas nous guider à travers les étapes que nous allons traverser. Tu devras nous aider à surmonter nos peurs.

Junid se sent bien. Il aura toujours mal d'avoir perdu ses proches, et cette douleur restera et lui rappellera qu'un jour Gaïa a mis fin à l'humanité. Pourtant, il n'en veut pas à Gaïa. L'avenir est devant lui. La tâche qui les attend est immense, démente, mais il est prêt. Le monde qu'ils vont reconstruire à six sera bon, juste et célébrera Gaïa, il en est sûr.

Tinuviel Leibovici

Élève de 6^e, collègue

Saint-Jean et La Croix de Saint-Quentin

Académie d'Amiens

La vague verte

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Le sable ardent lui brûle les pieds, mais le garçon poursuit sa course vers le large. Bientôt, il aperçoit les vestiges de la barrière de corail qui protégeait la côte abritant son village. Elle gît à ses pieds, détruite, brisée, jetée bas par la force d'un courant dévastateur. Au cœur de ce désastre, quelques poissons suffoquent encore, dans de petites flaques, sous l'agression torride du soleil de midi. Les autres sont déjà morts, leur chair putréfiée emplissant l'air de miasmes imprégnés par la saveur du désespoir.

Une angoisse sourde s'immisce au creux du ventre du jeune pêcheur, qui fait brusquement demi-tour, regagne ce qui était le rivage et poursuit sa course effrénée sans croiser personne jusqu'au centre du village. Là encore, il n'y a pas âme qui vive. Seul se dresse le puits, immuable présence de pierre, unique source d'eau potable du village en cette période de saison sèche. Junid se précipite vers le puits et tire de l'eau qu'il avale goulûment. L'eau fraîche désaltère agréablement sa gorge sèche. Tandis qu'il boit, le garçon perçoit une présence discrète autour de lui. Les autres enfants

du village sont arrivés doucement sans qu'il s'en soit aperçu.

– Tu as dormi longtemps ! lance une fille, d'un ton un brin moqueur.

– Où sont nos parents ? demande Junid, ignorant la remarque.

– Tu ne sais donc pas ! s'étonne une fille plus âgée. Ils sont tous partis à l'aube à l'usine de désalinisation. Il y a des centaines d'emplois !

– Ce sont eux qui ont pris l'eau ? interroge brusquement Junid.

– Oui, ils font d'autres choses aussi, je crois, des relevés, des mesures, ils ont pompé toute l'eau alentour. Maintenant, pour pêcher, il faudra rouler sur des kilomètres avant de trouver l'océan... Qui aurait cru que la digue que ces chiens bâtissent depuis des années servirait à empêcher notre eau de revenir dans la baie !

Junid reste pensif. Comme il ne sait pas quoi faire, il décide d'aller voir de plus près cette fameuse usine, que personne n'avait demandée, autant pour préserver leur région que pour continuer à attirer les touristes. À l'époque du projet, Junid n'était pas né, on devait être en 2038 ou 39. Tout le monde s'y était opposé, mais quel poids ont les habitants d'une petite ville face aux géants de l'économie mondiale ? Jusqu'à présent, la construction n'avait incommodé personne. Les bâtiments avaient été construits sur une petite île rocheuse à quelques kilomètres de là. Au début, les pêcheurs en tiraient même profit, car le vacarme provoqué par les engins de chantier chassait les poissons vers la côte.

Mais cette nuit, en quelques heures, ils avaient vidé toute l'eau de la baie et fait fuir tous les animaux du rivage. Un frisson désagréable parcourt le dos de Junid à l'idée que les avancées technologiques soient maintenant capables d'un tel exploit.

Bientôt, le garçon a longé la côte jusqu'à atteindre une pointe de terre d'où l'usine titanesque lui apparaît enfin. Loin devant lui se dressent des tours immenses, qui rejettent des nuages de fumée inquiétants. Tout n'est que béton et métal, accrochant les rayons du soleil, éblouissant douloureusement le regard. Encore une bonne demi-heure de marche et le jeune pêcheur arrive devant les premiers bâtiments. Avalant petit à petit l'étendue de sable, le chantier de l'usine continue de s'étaler toujours plus loin, inexorablement. De longs et larges tuyaux jaillissent du sable, semblables à des serpents monstrueux qui paraissent chercher à engloutir les décombres de l'océan à présent désertique. L'ensemble est si colossal qu'il est vain d'espérer le contempler dans sa totalité. La surface désormais recouverte surpasse de loin la superficie du village et dépasse largement celle de la petite île. Sur une cheminée est accroché le logo de la société, un énorme triangle blanc au cœur duquel se dresse fièrement une vague verte. De hautes grilles de sécurité entourent l'enceinte du monstre buveur d'eau. Junid fait encore quelques pas, et aperçoit, un peu à l'écart, une haute machine de forage autour de laquelle des ouvriers s'activent sous le soleil de plomb. Le jeune pêcheur accourt vers eux et reconnaît soudain des membres de son village, qui travaillent péniblement, tête nue, dans un nuage de poussière et de sable. Il les interpelle de vive voix et tous se tournent vers lui. Junid, apercevant ses parents, ne sait plus quoi dire. Pourquoi sont-ils partis sans rien lui dire ? Pourquoi ont-ils abandonné le village pour travailler ici ?

– Pourquoi ont-ils enlevé notre eau ? finit-il par demander, un peu agressif.

– Pour que les pays qui n'ont plus d'eau puissent boire, répond calmement son père.

– Ce n'est pas possible de ne plus avoir d'eau, réplique Junid. Et puis, s'ils n'ont plus d'eau, ce n'est pas une raison pour voler la nôtre !

À cet instant, un responsable du chantier s'approche d'eux, arborant fièrement l'emblème de l'entreprise sur sa combinaison de travail.

– Vois-tu, mon garçon, déclame-t-il avec emphase, tu as devant toi l'un des bijoux technologiques du pays, grâce auquel nous allons pouvoir pallier durablement non seulement le manque d'eau à cause de la pollution des nappes phréatiques, mais aussi le manque d'eau inhérent à certaines zones géographiques ! Bientôt, le monde entier nous suppliera de lui vendre notre eau !

Junid ravale un hoquet de dégoût devant l'égoïsme de l'homme qui lui fait face. Ce raisonnement capitaliste le révulse, et il comprend que cette firme va inévitablement asservir des populations qui n'auront plus d'autre choix que d'implorer son aide pour survivre. Une façon simple pour les grandes puissances de maintenir en vie une proie pour s'attirer renommée, prestige, et richesses.

Alors, comme ils ont pollué leur eau, ils viennent prendre la nôtre, parce que nous ne pouvons pas protester », songe le garçon.

Tandis que le responsable s'éloigne, Junid observe les villageois, luisants de sueur, fourbus par le dur labeur. Il fallait sans cesse contrôler le déplacement des machines, porter des sacs nouvellement arrivés.

– Ce n'est pas de l'eau que vous cherchez, avec cette machine, remarque soudain le garçon, intrigué.

– Non, il y a des gisements de lithium. C'est en grande partie grâce à l'extraction de ce minerai qu'ils financent leur projet.

– Mais c'est terriblement polluant, le lithium ! s'exclame Junid en scrutant la poussière en suspension dans l'air avec appréhension.

– Retourne au village, grogne son père, les autres enfants ont besoin de toi.

– J'espère que ce travail en vaut la peine, lui murmure le garçon.

– La paie est supérieure à celle du poisson, grommelle son père.

Le fils scrute une dernière fois les visages maussades des villageois avant de retourner vers son village.

Là-bas, un grand conseil s'est réuni, avec les femmes ayant des enfants en bas âge, les adolescents et les doyens du village. Un ingénieur de la société est venu leur vanter les mérites de l'entreprise, en stipulant bien que personne ne comptait rendre l'eau, que c'était un projet mondialement reconnu et approuvé, que l'eau recueillie avait déjà sauvé des centaines de vies, mais qu'ils avaient malheureusement été obligés de retirer l'eau de la baie, car le projet prenait une telle ampleur qu'il devenait indispensable d'élargir la zone de construction de l'usine.

– Ils prétendent que cette baie n'a pas d'intérêt écologique majeur, rapporte un jeune adolescent à Junid. Tu te rends compte ? Et de nous, ils s'en moquent ! Nous avons échappé de justesse à une crise biologique qui aurait anéanti tous les poissons, et, maintenant, ils nous construisent cette usine qui pompe notre eau et fait fuir toutes les bêtes !

– Ce n'est pas tout, ils extraient du lithium aussi, leur apprend Junid.

– Je savais qu'ils faisaient quelque chose de louche ! s'écrie une femme, furibonde. Les poules sont malades depuis ce matin.

– Il paraît tout de même que c'est bien payé, objecte une autre femme.

– Les ouvriers travaillent sans protection, s'offusque Junid. Ils sont traités plus mal que des bêtes de somme !

– Ce sont les aléas du travail, poursuit la femme. Nous pouvons nous estimer heureux de ces offres d'emploi. Les poissons ne rapportent pas gros.

– On pourrait faire sauter leur barrage ! propose le jeune adolescent, sans se démonter.

– Tu es fou, nous serions immédiatement condamnés, riposte une fille. Nous ferions mieux de voir comment tout ceci évolue.

Pourtant, ce jour-là, le garçon a réussi à intéresser trois adolescents. À la nuit tombée, ils s'éclipsent discrètement en direction de l'usine, dont la vague verte éclaire lugubrement la noirceur du ciel nocturne. Certains avaient emporté des explosifs, datant du temps où pêcher à la dynamite n'était pas interdit.

– Si on ouvre une brèche dans le barrage, on met le village en danger, remarque la plus jeune fille du groupe. À mon avis, on ferait mieux de détruire les tuyaux, ils véhiculent moins d'eau.

– On pourrait aussi détruire leur machine de forage, se souvient Junid. Elle est assez facile d'accès.

En quelques minutes, le plan est monté, chacun sait où il doit se rendre. Mais, lorsque Junid s'approche de la machine d'extraction, celle-ci est éclairée comme en plein jour, et surveillée par une caméra. Le garçon, intrépide, ne se décourage pas pour autant et rampe précautionneusement entre les blocs de béton et les engins qui entourent sa cible. Son cœur bat à tout rompre, et il lui semble que son fracas résonne dans toute la baie. Luisant de sueur, il tend sa main fébrile contenant le bâtonnet de dynamite, arme dérisoire devant la monstrueuse bête de métal. Il s'apprête à repartir quand une alarme se déclenche dans son dos. Cédant à la panique, le garçon se relève et s'enfuit. Les autres le rejoignent bien vite, ils ont échoué. Trois gardiens du site sont à leurs trousses, mais ne les rattrapent pas. Essoufflé, l'honneur meurtri par leur

échec, Junid regagne la sécurité de sa hutte, non sans avoir échangé un regard avec ses compagnons, qui semblent aussi frustrés et désabusés que lui.

Personne n'a plus entendu parler de l'incident dont l'insuccès a découragé toute autre velléité de rébellion dans le cœur de Junid.

Cependant, au village, la vie ne suit plus son cours ordinaire. Les poules dépérissent ; les rares survivantes ne pondent plus. Au marché de la ville, les clients, d'ordinaire très friands des fruits récoltés par les villageois, n'en veulent plus.

– C'est trop pollué, chez vous, disent-ils. On ne veut pas s'empoisonner !

Alors, pour compenser le manque de revenus, d'aucuns tentent de prendre la route jusqu'à la prochaine plage épargnée par le buveur d'eau, mais le trajet est si long qu'ils y renoncent bien vite. Les ouvriers de l'usine rentrent de plus en plus fatigués et sont souvent pris de quintes de toux ou de nausées mais ne renoncent pas, pour nourrir leur famille. La baie est devenue un vaste désert de sel dont les relents âcres planent sans cesse au-dessus de la côte, rendant l'air irrespirable. Personne n'ose plus boire l'eau du puits et chacun accomplit tous les jours le trajet jusqu'à la ville afin de chercher des bidons d'eau portant désormais l'emblème de la société de dessalement.

– Ça ne peut plus durer, s'exclame un matin Junid devant les autres habitants, avant qu'ils ne partent travailler. Allons les voir, expliquons-leur notre souffrance quotidienne, et, s'ils ne daignent pas chercher une solution, menaçons-les d'un procès !

– Ils nous riront au nez, soupire un homme, accablé.

– Ça ne coûte rien d'essayer ! riposte Junid avec ferveur. Demain, je vous accompagnerai et je leur parlerai.

Personne ne tente de l'en dissuader ; d'ailleurs, le garçon se doute que tout entretien sera vain.

Mais, le lendemain, c'est autre chose qui attend Junid et les autres habitants. Le silence oppressant qui règne désormais sur le village est brusquement rompu par des sirènes de police. En raison de la saturation de l'air en poussières nocives, le gouvernement a décrété la zone impropre à la résidence, et y habiter est devenu interdit. Afin d'éviter tout débordement, les autorités du pays ont décidé d'envoyer l'armée.

Dans tout le village, on entend la police s'égosiller dans des porte-voix :

– Nous rappelons que la ville doit être évacuée ce soir à 19 heures !

Et chacun sait que c'est une entreprise impossible. La plupart des villageois n'ont nulle part où aller et Junid n'y fait pas exception. Le garçon est conduit avec les autres dans un hangar désaffecté en périphérie de la ville, personne ne se soucie de leur confort. Atterré par tant d'inhumanité, il se pelotonne dans sa couverture en attendant que le sommeil vienne chasser les tourments de sa pensée.

Au matin, quand Junid se réveille, il aperçoit à côté de lui une boîte de poisson en conserve et une bouteille d'eau que ses parents lui ont laissées avant de partir travailler à l'usine. Il engloutit le poisson avec délectation, même s'il n'est pas aussi savoureux que celui qu'il pêchait auparavant avec son père. Mais, au moment de jeter la boîte, un détail l'anéantit. Le garçon s'affaisse lentement sur le sol, tandis qu'il comprend toute l'étendue de l'ignoble imposture dont ils ont été les victimes.

Comme sur la bouteille, un large triangle blanc

trône sur le couvercle de la boîte, au cœur duquel figure une vague verte.

Mathilde Haeuser

Élève de 2^{de}, lycée

Pape Clément de Pessac

Académie de Bordeaux

Voix sur ton chemin

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Sans savoir où il va, sans savoir où ses pas fous le mènent, sans réfléchir, il court. Dans son esprit embué, perdu dans ce nouveau monde, Junid veut tout voir. Ses yeux passent d'arbre en arbre, de grain de sable en grain de sable. Mais la surface bleutée qui bordait habituellement son regard partout où il se posait, Junid ne la voit plus. La reine bleue a disparu, laissant derrière elle une chaleur suffocante. Alors, l'enfant suit son instinct, pensant agir à la manière de tous ceux qui ont fui avant lui, les animaux.

Le jeune homme a le souffle court, ses pieds le brûlent, il n'en peut plus. Son esprit reste en éveil, mais son corps lâche, et il tombe. Junid serre le sable blanc entre ses mains d'enfant, et frappe violemment ses poings contre le sol. La chaleur habituellement réconfortante du soleil le maltraite, et semble consumer sa peau.

Mais Junid ne se relève pas. Il veut montrer sa colère, il veut consumer sa peine.

Mais, lorsqu'il ouvre les yeux, il ne voit que les trous béants laissés par ses coups sur la plage. Le vent, la

houle maritime n'est plus là pour le consoler, l'entourer, lui prouver son amour. Junid pourtant, dans sa mémoire, retrouve les vestiges de cet amour. Et ces traces de poings au sol semblent encore l'accuser, et le sable lui chuchoter :

« Ta violence est destructrice, Junid. Est-ce là ce que je t'ai appris ? »

Alors, comme un enfant honteux d'avoir blessé un être aimé, Junid veut aimer, prouver son amour à ce sable qui l'a vu grandir. Il veut montrer à cette terre l'étendue de son cœur, et ce qu'il est prêt à faire pour elle. Allongé, il étreint sa mère, celle qui l'a toujours soutenu, cette terre dont il ressent chaque battement, chaque soupir.

Et l'enfant crie. Il crie silencieusement. Il crie sa douleur, son incompréhension. Mais le silence latent ne répond pas, et ignore cruellement ses appels. Seul un vent chaud et moite lui répond. Solitude totale, peur panique, Junid se sent à la fois vide et insignifiant.

Un enfant peut-il changer le monde ?

Une nouvelle fois, les images de l'étendue bleue familière lui reviennent. « La mer repousse toujours ses limites, disait sa mère, pourquoi pas toi ? »

Junid ferme ses yeux humides de larmes, et prend quelques secondes, hors du temps, pour se souvenir. Entendre de nouveau le chant irrégulier des vagues, leur fracas contre les rochers les soirs d'orage, leur violence contenue, et leur douceur trop inconnue. Dans ses pensées, tout se mélange, et Junid se dit qu'il doit en parler. Parler de la mer, rappeler son souvenir, réveiller les esprits, trouver un soutien dans des yeux amis.

Alors, il lui faut avancer. Mettre un pied devant l'autre, encore et encore, continuer, d'une progression

infime, mais gagner à chaque fois quelques précieux mètres. Combien de temps a-t-il marché ? Quelques heures ? Des jours ? Des semaines ? Qu'importe, Junid oublie tout quand il les voit. Ces cabanes au loin, petites pointes à l'horizon fumant, synonymes de vie. Pour la première fois depuis des jours, Junid a envie de crier sa joie. Son espérance retrouvée. Jusqu'à la prochaine déception.

Arrivé au village, en effet, tout semble mort. Non pas parce que les rues sont vides. Au contraire, elles sont bondées, les couleurs chatoyantes des différents vêtements se mélangent, mais aucun son, sauf celui des pas. Chacun s'ignore. Aucun sourire, aucune parole, gardés précieusement pour les extrêmes nécessités. L'enfant marche, désorienté, parmi ces hommes qui n'en sont quasiment plus. Dans son esprit, les réflexions se mêlent, pour ne former plus qu'une : « Si la parole nous confère le titre d'être humain, que sommes-nous sans elle ? »

Soudain, Junid entend des pleurs. Retentissants, de plus en plus perçants, ils traversent son cœur de part et d'autre. Cherchant d'où ils viennent, le jeune garçon voit un bébé abandonné, livré à lui-même. Ému, Junid ne peut rien pour lui.

Un regard, simplement voir le malheur, c'est tout ce qu'il peut lui donner.

Marchant sans but dans la ville devenue fantôme, Junid arrive à une maison colorée. Elle fait contraste avec les autres bâtisses, décrépies et grisâtres. De là, une voix sort. Une voix usée, polie par les années, comme les pierres par la mer. Une voix qui fait trembler Junid jusqu'au plus profond de son être, qui aurait fait trembler d'émotion même un cœur en pierre.

Comme hypnotisé, l'enfant s'approche, et la fraîcheur du chant lui fait du bien, simplement, dans la chaleur suffocante. Il voit une vieille femme, mystérieuse, qui se balance au rythme de ses mots. Dans un dialecte inconnu, elle fait monter et descendre ses mots, et joue pareillement avec les émotions de Junid. Ses yeux sont vides, inexpressifs, ses pupilles se promènent, et l'enfant comprend qu'elle ne voit plus.

Pourtant, elle a senti sa présence. Et sans un mot elle lui dit d'une voix étrangement jeune : « Ferme tes yeux, voyageur, et écoute ton cœur. Il bat si fort, je l'entends d'ici. Seul le tien bat ainsi désormais. »

Surpris, l'enfant ne sait quoi répondre. Obéissant à la voix charmeuse et sage, il met sa main sur la poitrine pour sentir le rythme familial et vital, le souffle qui l'anime.

Lorsque la vieille femme lui demande son nom, il lui répond dans un souffle, comme une confidence : « Junid. » Comme pour s'imprégner de ce destin, de cette existence nouvelle, l'inconnue répète plusieurs fois son nom.

Puis soudain : « Junid, tu penses avec ton cœur. »

L'enfant sursaute. Cette phrase, il la connaît bien. Celle de sa mère. Il attend la suite avec impatience et curiosité. Il sent ce moment particulier, à part, comme il n'en a jamais vécu.

« Ton âme est pure, celle d'un enfant sensible. Toi seul peux tous nous sauver. Tu as des yeux, je n'en ai plus. J'ai trop pleuré, Junid. J'ai trop regardé. » Candide, l'enfant ne comprend pas ces paroles.

« Pourquoi penses-tu que la mer s'est tue ? Pourquoi nous a-t-elle quittés, Junid ? » continue l'inconnue. Une telle question aurait semblé incongrue à n'importe qui. Le jeune garçon, pourtant, lui répond simplement :

« Peut-être la mer s'est-elle tue à cause de notre silence ? L'île est muette, les mots sont morts, disparus. La mer les a suivis. »

Souriant dans sa nuit infinie, la vieille femme fait un signe de tête. C'est alors qu'elle explique tout à Junid. L'enfant, les yeux humides d'avoir enfin trouvé une alliée, une oreille bienveillante, à qui se confier, l'écoute, dans un silence presque religieux.

« Pleure, Junid, et ne retiens pas tes larmes. Celle qui nous faisait tous vivre, celle qui nous entourait de ses bras bienveillants, est partie. Crois-tu qu'une mère aimante abandonne ainsi ses enfants sans hésitation ? »

Junid secoue la tête.

« La mer que nous connaissons est formée de larmes. Tes larmes, les miennes, celles de tous les humains. Nos larmes de compassion, nos larmes de sensibilité. Tu as vu le monde, Junid, comme je le vis à ton âge. Tu as vu ces regards qui regardent mais ne voient pas. Tu les as vus s'ignorer, avancer sans se remarquer. L'indifférence. Les hommes ne pleurent plus, Junid. La mer est sèche. La mer ne peut plus vivre, ses enfants ne se connaissent plus. » Junid laisse tomber une larme innocente, qui coule le long de sa joue. Une goutte salée, infime dans l'univers, et pourtant...

Un souffle marin se fait soudain sentir. Une humidité retrouvée, un vent reconnaissable entre mille, une perception indescriptible mais bel et bien présente. Junid sourit à travers ses larmes, qui s'estompent, et part en courant. Sans entendre les derniers mots de la vieille inconnue :

« Attention... »

Junid court encore, mais plus de la même façon.
Junid court sur la plage, sûr de lui, sûr de sa réussite.
Junid court après le temps, court après la vie, Junid
n'est plus l'enfant simple et candide qu'il était. Junid
a grandi.

Il ne voit plus le même enfant pleurer, il ne voit
plus la mer, qu'il a ramenée, ni ne voit qu'elle monte
et s'étend de plus en plus.

Soudain, il s'arrête, comme frappé. Une voix
devenue familière lui parle, semblant venir des pro-
fondeurs de l'abîme :

« Les larmes coulent désormais en abondance,
Junid, trop nombreuses. Sur la Terre, les hommes
créent trop de violence, trop de malheur. Voir, dé-
noncer ne suffit pas, il faut agir. C'est trop tard, Junid.
Je t'avais prévenu... »

Si fier, si distant, il ne voit pas non plus la vague
géante arriver. Ou plutôt si, lorsqu'elle le submerge.

Emporté dans les flots géants, les poumons remplis
de cette eau qui lui a tant manqué, Junid ne sait plus
quoi penser. Dans un dernier cri étouffé par les eaux
puissantes, il gémit :

« Je t'ai sauvée, libérée ! Pourquoi te venger de
moi ? Pourquoi... ? »

Claire Fert-Thibout

*Élève de 1^{re}, lycée
Saint-Jacques-de-Compostelle
du Puy-en-Velay
Académie de Clermont-Ferrand*

Terres rares

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de
pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Il crie à tue-tête :

– Papa !!! Maman !!!

Mais personne ne lui répond. L'île semble désertée.
Il décide alors de marcher en suivant les empreintes
qui se dirigent droit vers l'océan disparu, se déchirant
les pieds contre les coraux asséchés. Avec cette chaleur
étouffante qui alourdit l'atmosphère, Junid avance
lentement. Il se concentre sur les formes au sol et perd
la notion du temps. Peut-être quelques minutes, peut-
être quelques heures; sont passées. L'île s'éloigne peu
à peu. Terrassé par la chaleur, la soif et la faim, l'enfant
ralentit encore sa cadence, à bout de forces. Son regard
s'illumine soudain à la vue d'une flaque d'eau limpide
qui scintille dans le soleil et l'invite à y poser ses lèvres.
Il se précipite pour recueillir le précieux liquide et
commence à le boire à grandes gorgées, quand il est
saisi d'un haut-le-cœur. Ce ne sont là que les dernières
gouttes de la vaste étendue salée qui entourait son île
chérie il y a encore quelques heures.

Il se relève et aperçoit alors d'autres trous d'eau plus
profonds où nagent des dizaines de poissons retrans-
chés, grouillant comme des vers dans un cadavre en

décomposition. Tenaillé par la faim, il va devoir surmonter son dégoût et manger un des poissons. Il prend son courage à deux mains, se penche vers l'eau et d'un coup sec attrape un énorme mérou, qui gigote entre ses doigts. Il lui prend la queue et lui frappe la tête contre une grosse pierre, comme son papa lui a appris. Il amène le poisson à sa bouche. L'odeur pestilentielle lui retourne l'estomac. Il prend une grande inspiration, se pince le nez et mord dans la chair sanguinolente. Les écailles lui écorchent le palais, les arêtes lui cisailent l'œsophage, il manque de s'étouffer, mais parvient finalement à déglutir.

Au loin un bruit sourd se fait entendre. Malgré sa fatigue, il court en direction de cette plainte lancinante qui l'interroge. Il aperçoit à l'horizon une forme étrange et sombre et ralentit le pas, éprouvant soudain un malaise lorsqu'il distingue une immense baleine à bosse. L'animal terrorisé agonise à terre en poussant une plainte lugubre qui lui glace le sang. Il se précipite sur le majestueux cétacé pour lui venir en aide, mais réalise son impuissance. L'œil noir, implorant, fixé sur le regard du garçon, se voile peu à peu. Les sanglots montent dans la gorge de Junid alors qu'il pose sa main sur la peau rugueuse de la baleine dans un dernier adieu. Il s'éloigne à petits pas et continue à suivre les traces d'animaux, qui se dirigent désormais vers une autre île dans le lointain. Il reconnaît l'île minière dont son père lui a souvent parlé : cette île artificielle, entièrement constituée de roche extraite du fond des mers, avec dans son prolongement le plus grand barrage au monde. Un barrage censé retenir l'océan autour de la dernière mine de terres rares, devenues désormais indispensables pour les composants électroniques dont les êtres humains ne peuvent plus se passer. La société qui exploite cette mine a employé son père juste avant sa naissance. C'est un souvenir qu'il n'aime

guère évoquer, car il lui rappelle des années de dur labeur. Chaque jour, les ouvriers doivent excaver plus de 100 000 tonnes de roche pour extraire quelques grammes de terres rares. La profondeur de la mine atteint plusieurs centaines de kilomètres, mordant la croûte terrestre et rejetant dans l'océan les milliards de litres de produits toxiques utilisés pour raffiner les précieux minéraux. Lorsque son père a vu les dégâts produits sur l'environnement, il a sonné l'alarme, et a subi les foudres de son employeur, qui l'a renvoyé.

Junid a également beaucoup entendu parler du barrage, qui défait toutes les lois de la physique. Tel le *Titanic*, il devait être à toute épreuve. Et pourtant, tout comme le célèbre paquebot, ses pouvoirs ont été surestimés. Les produits toxiques associés au sel de la mer ont lentement rongé l'alliage spécialement conçu, et l'eau s'est infiltrée insidieusement, faisant peser une menace sur le barrage de jour en jour. Jusqu'à ce matin où le barrage a cédé d'un coup. L'eau s'est engouffrée dans les milliers de kilomètres de galeries, noyant hommes et machines sur son passage. Voilà pourquoi l'océan semble s'être retiré en une nuit. Une angoisse l'étreint : ses parents sont partis en mer la veille. Que leur est-il arrivé ? Sont-ils encore en vie ? Cette interrogation lui redonne du courage et il se met à courir vers le gouffre de la mine.

Il franchit aisément les zones de sécurité, dont les murs ont été balayés par l'océan englouti, et se retrouve au bord du gigantesque précipice empli d'eau. Sidéré, il en examine la surface : les machines sont restées au fond de l'exploitation, mais les cadavres des malheureux qui travaillaient flottent inertes, gonflés comme des Calebasses. Les caisses de TNT, les casques de chantier, les palettes de bois, et tout un mélange de plastique, d'huile et de polystyrène recouvrent la superficie de la mine. Soudain, un

détail le paralysé : le bateau de son père, éventré, se trouve parmi les détritiques. On y voit encore la planche où figure son nom : *Gaïa*. Pris de panique, il hurle le nom de ses parents, mais seul le silence parvient à ses oreilles. Alors, comme les animaux l'ont fait avant lui, il suit son instinct et se met à courir désespérément, sans s'apercevoir que ses traces recouvrent les leurs. Il prend la direction des terrils de l'île minière que l'entreprise a couverts de végétation pour vanter sa gloire dans les campagnes de publicité.

Il traverse d'abord une forêt touffue, où il est surpris d'entendre enfin des chants d'oiseaux. La vie semble avoir repris son cours dans cet espace isolé. Il marche longtemps avant de parvenir à une clairière où poussent les mêmes baies sauvages que sa mère ramasse et ajoute à sa soupe tous les soirs. Les traces des animaux finissent ici : dans un immense brouhaha se trouvent toutes les espèces qui ont disparu et qui vagabondent librement. Il distingue quelques chiens, des singes, des sangliers, des tortues, des toucans, des ratons laveurs, des tapirs, et même ses trois poules, qui semblent bien fatiguées de tout ce chemin. Et, au milieu de cette foire animalière, ses parents en chair et en os. Les larmes aux yeux, il court vers ces visages chéris.

La famille réunie regarde autour d'elle : dans un monde dévasté, cet endroit possède toutes les ressources nécessaires à leur survie. L'instinct des animaux ne les a pas trompés, cette île, symbole du malheur, est devenue leur arche de Noé. Il leur reste maintenant à tout reconstruire.

Après plusieurs mois de procès, le dirigeant de l'entreprise « Mining Co. », qui exploitait la plus grande mine sous-marine au monde, fut condamné et emprisonné à vie pour dégradation massive d'un environnement naturel. L'architecte du barrage fut

également condamné pour avoir négligé des éléments essentiels à la sécurité de l'ouvrage. Les dommages provoqués ne purent jamais être réparés.

« Lorsque le dernier arbre aura été abattu, le dernier fleuve pollué, le dernier poisson capturé, vous vous rendrez compte que l'argent ne se mange pas. »

Chief Seattle.

Clovis Chebbahi

Élève de 5^e, collègue

Louis Mauberrét de La Mure

Académie de Grenoble

La mer en échange

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

La peur s'empare de lui. En descendant pour effectuer ses tâches quotidiennes, aucun de ses parents n'était présent. Son père n'était pas en train de préparer son bateau de pêcheur et sa mère ne ramassait pas les œufs dans le poulailler comme à son habitude. Eux aussi ont dû fuir. Ils ont sans doute pris peur en voyant que la mer avait disparu... ou peut-être ont-ils été emportés avec cette dernière ? Les réflexions de Junid se bousculent dans sa tête, il se force à penser à autre chose, mais il a besoin d'aide et de réconfort. Tout ce qu'il fait, c'est son instinct qui le pousse à l'exécuter. À part le bruit de son souffle chaud et le claquement de ses sandales sur le sol poussiéreux, aucun bruit ne résonne. Pas un son d'ailes d'oiseau, ni même celui d'une libellule légère. C'est alors qu'il s'arrête pour reprendre son souffle. Il repense à la mer. Comment se fait-il qu'elle se soit volatilisée en une nuit ? Qu'est-ce que cet étrange phénomène a pu faire à ses parents ? Ces questions lui trottent dans la tête. Il sent des gouttes de sueur luire sur son visage d'enfant. Il scrute le paysage mort autour de lui. Rien, ni végétation, ni présence animale : tout est désert. Il n'y a rien. Sauf un filet de fumée blanche qui traverse

le ciel et semble venir de derrière un arbre dépourvu de feuilles et asséché.

Junid avance vers cette traînée brumeuse en la fixant d'un air fatigué. Il glisse sur une pierre assez imposante et retombe maladroitement de l'autre côté. Si jusqu'ici il a pris son temps pour rejoindre la fumée, maintenant, il recommence à courir. L'enfant sent qu'une torpeur s'installe dans son corps. Mais il continue, malgré la chaleur et la lourdeur de ses jambes. Sa cheville fatiguée par sa course lui fait mal. Serrant les dents, il continue tout de même à avancer. Arrivé devant ce qui semble être une porte, le garçon s'approche, hésitant. Il se décide enfin à toquer. Il entend le plancher grincer sous des pas qui se rapprochent de plus en plus de lui. Un homme âgé ouvre la porte.

Il a de petits yeux perçants, des lèvres pincées et un corps maigre qui paraît fragile. Il porte des vêtements usés et se sert d'une branche d'arbre comme d'une canne. Il regarde longuement Junid qui, gêné, commence à s'impatienter. Enfin, d'une voix chaleureuse et rauque il dit :

– Viens, entre mon enfant, ne reste pas ici.

Le petit garçon s'assoit alors timidement dans un canapé bancal qui grince sous son poids. Le vieil homme revient de la pièce qui doit sans doute être une petite cuisine, un bol d'eau fraîche dans ses mains fripées. Il le tend à Junid qui, étonné de voir une eau si pure en pleine sécheresse extrême, hoche la tête en signe de remerciement. Le vieux monsieur s'assoit à côté de son jeune convive en faisant lui aussi grincer le fauteuil. Il prend la parole, remarquant qu'un silence lourd pèse dans la pièce :

– Quel est ton nom, jeune homme ?

– Je m'appelle Junid, répond l'enfant intimidé.

– Et pourquoi t'es-tu échappé ?

Junid réalise qu'il a commis une grosse erreur : il est parti sans savoir où aller, sans prendre de chemin précis, et, maintenant, il ne retrouvera sûrement plus sa route. L'homme repose calmement sa question. Le garçon finit par répondre :

– Je n'en ai aucune idée et je n'en ai pas la moindre pour retrouver mon chemin... Mes parents ont disparu, les poules de mon père sont parties, et, au village, tout semble triste et sans vie. La mer a tout emporté : les arbres, les fleurs et la mer n'ont laissé que les ruines de certaines maisons...

Il essuie quelques larmes avec un morceau de tissu que lui a tendu le vieil homme un peu plus tôt. Junid, gêné de renifler et de sangloter devant un personnage qui lui est presque inconnu, se lève maladroitement et s'avance en boitant légèrement vers le jardin.

Poussé par sa curiosité d'enfant, il se dirige vers le petit potager où se situe l'arbre d'où file toujours la traînée de fumée claire. Au pied du tronc se trouve un tabouret de bois grossièrement assemblé. Et sur ce même tabouret brûlent légèrement quelques feuilles. Le petit garçon est étonné de voir qu'un peu de végétation a résisté à la disparition de la mer. Junid rentre dans la petite maison et retourne sur le vieux fauteuil. Le petit homme se présente un morceau d'étoffe mouillé à la main.

– J'ai vu que ta cheville était enflée. Tiens, pose ceci autour, ça te soulagera, dit-il. Au fait, mon nom est Mehdi. Excuse-moi pour cette très modeste demeure... Ce n'est pas le logis dont rêve un jeune garçon comme toi.

– Merci, répond poliment Junid, mais pour quelle raison faites-vous fumer ces feuilles dehors ?

– Vois-tu, mon garçon, j'ai vécu seul presque toute ma vie. Pendant longtemps, je me suis consacré à

faire brûler des feuilles, le but étant qu'une personne aperçoive la traînée blanche. J'ai espéré en vain que quelqu'un me rende visite. Mais, aujourd'hui, les étoiles ont répondu à mon appel. Ne t'inquiète pas, nous allons retrouver ta maison, et tout redeviendra comme avant... Même si je doute que la mer ne revienne...

Le soleil se couche, puis c'est au tour de Junid et du vieil homme de s'endormir. Tous deux s'allongent sur un tapis que Mehdi a tant bien que mal essayé de dépoussiérer. Le petit garçon a sa tête posée sur un sac de farine. Ce « lit » est assez inconfortable, mais Junid s'en contente, pensant que tout ce qu'il a vécu n'est qu'un horrible cauchemar et qu'il va s'éveiller dans quelques instants, le doux parfum de la brise marine lui picotant le nez.

Le soleil se lève, Junid se réveille et court en vitesse vers le petit potager. Il se souvient de l'étrange journée de la veille. « Eh bien non, ce n'était pas un rêve ». pense-t-il. Il ne compte pas rester bredouille et à rien faire. Alors, il prend un seau, et part chercher un puits qu'il espère débordant d'eau fraîche afin de s'occuper du potager et subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de Mehdi. Après un long temps de marche, le petit garçon s'arrête devant un petit puits, dont il tire un peu d'eau. L'enfant a chaud, et sa langue est aussi sèche que le sol. Il rebrousse chemin et sent que sa mince cheville recommence à faiblir. Pour lui, les minutes semblent se transformer en heures, et plus il fait de pas, plus la douleur s'amplifie. Une fois arrivé devant la petite maison, il pose péniblement le seau par terre, entre à cloche-pied et se jette sur le vieux fauteuil, qui grogne terriblement fort sous son poids. À peine a-t-il eu le temps de s'assoupir que Mehdi descend, l'air inquiet.

- Mais où étais-tu ? J'ai eu si peur, dit-il.
- Pardon, je suis parti chercher de l'eau pour la journée, répond Junid.
- Enfin, mon garçon, il fait beaucoup trop chaud ! Et ta cheville ! Allons, repose-toi.

Le petit garçon s'allonge sur son tapis et Mehdi se met à masser la délicate cheville de l'enfant.

– Quand est-ce que je pourrai revoir mes parents ? demande Junid.

– Demain, à l'heure du soir, quand il fera frais, nous repartirons sur tes pas. J'ai une boussole, alors ne t'inquiète pas, la route sera paisible.

– Et la mer, elle reviendra ? Comment se fait-il qu'elle se soit volatilisée en un soir ?

– Je ne sais pas trop ; répondre à cette question m'est impossible...

Le jeune garçon et le vieil homme passent leur journée à se raconter de doux souvenirs, quand la mer était encore présente et d'un bleu merveilleux, les poissons dansant dans ses entrailles.

Quand la lune se présente, les nuages s'assemblent et pleurent de grosses gouttes menaçantes, et un orage ténébreux éclate. Cette nuit-là, Junid a beaucoup de mal à s'endormir, contrairement à son habitude. En période de canicule, il n'est pas rare que des orages se produisent, mais Junid ne pense pas que celui-ci sera léger...

Au petit matin, le garçon se précipite vers le jardin. Ce qu'il voit lui annonce une bonne journée : la pluie de la veille a été si abondante qu'un lac s'est créé devant la petite maison. L'enfant est rempli de joie. Certes, la mer n'est toujours pas là, mais Junid ne voit aucun moyen d'être plus heureux à cet instant. Trop impatient de se baigner dans cette eau fraîche par une chaleur pareille, il n'attend pas que le vieux Mehdi s'éveille pour se jeter

dans l'eau peu profonde. Aujourd'hui, Junid a le sourire aux lèvres. Après sa baignade bien méritée, il se drape d'une vieille étoffe et étend ses vêtements trempés sur les branches de l'arbre asséché. Puis dans un petit baril, il prend un peu d'eau du nouveau lac et s'en sert pour arroser herbes, légumes et fleurs du potager qui, eux, sont assoiffés. Une voix familière s'élève derrière lui :

– Bonjour mon petit Junid, déclare Mehdi.

– Bonjour ! répond l'enfant.

Il entraîne le vieil homme vers le petit lac, ravi. Mehdi aussi l'est, et justement, après avoir avalé quelques morceaux de pain, il profite du plaisir que peut procurer l'étendue d'eau fraîche lors d'une horrible canicule. Tous deux passent une magnifique journée mêlée de sourires et de baignades. Mais arrive le moment pour les deux amis de retrouver le foyer de Junid. Ils prennent un peu de pain, d'eau, une petite lampe à huile et la vieille boussole de Mehdi.

Sur leur chemin, ils n'échangent quasiment aucun mot. Parfois, l'enfant pose son regard sur le visage du vieil homme. Il voit bien qu'il est attristé, et d'ailleurs lui aussi est touché. Ils ont passé de bons moments ensemble, même si ceux-ci ont été très courts. Junid veut profiter du moindre instant qui lui reste avec Mehdi. Il prend la main ridée de ce dernier, qui lui adresse un tendre sourire demeurant longtemps figé sur sa figure. Ils s'arrêtent un moment. Le vieil homme lâche la main du petit garçon et jette un œil à sa boussole. Il a l'air angoissé et se tient péniblement la mâchoire. Il range l'objet dans son sac en tissu usé, regarde Junid et annonce d'une voix tremblante :

– Il... Il faut qu'on rebrousse chemin... Je suis désolé, mon sens de l'orientation me joue souvent des tours. La route va être plus longue que prévu...

Étonnamment, le petit garçon n'en veut pas une seule seconde au vieillard. Heureux et motivé, il prend la petite boussole, et indique à Mehdi la direction à prendre. Ils marchent lentement mais sûrement, tous deux émus par les bons moments passés ensemble. C'est alors qu'après des heures de marche Junid aperçoit au loin un petit village :

– Mehdi ! On a réussi, regarde ! s'exclame l'enfant.

Il se met à courir. Ses sentiments se bousculent. Remarquant que le vieil homme ne le suit pas, il s'arrête et plonge son regard dans celui du petit homme. Celui-ci a le visage fermé et s'avance vers le garçon :

– Tu vas beaucoup me manquer, tu sais ? dit-il.

– Toi aussi tu vas me manquer, répond l'enfant, touché.

Les yeux de ces deux personnages sont baignés de larmes et ils se serrent l'un contre l'autre.

Avant de continuer leur chemin, ils s'assoient sur les restes d'un arbre, lui aussi sans doute poussé violemment par la mer lors de sa disparition.

– Je trouve que cette situation est étrange. La mer s'est volatilisée en une nuit, en un temps très court ! Et elle a pratiquement tout dévasté ! s'exclame Junid.

– C'est vrai, oui, répond Mehdi, pensif.

Au bout de quelques minutes, ils reprennent leur route. Ils arpentent les ruelles sombres du petit village du garçon. Toutes les habitations semblent avoir subi des dommages. L'angoisse envahit Junid. Et s'il ne retrouve pas ses parents, que va-t-il se passer ?

Le vieil homme, l'air tendu, se racle la gorge.

– Écoute, il faut que je t'avoue quelque chose, dit-il. Junid fronce les sourcils, il comprend que Mehdi a un aveu à lui faire.

– Je suis un être lié à la nature, doté de pouvoirs.

En faisant fumer des feuilles dans mon jardin, j'ai fait le vœu de rencontrer mon petit-fils. Ce petit-fils c'est toi, Junid.

Les yeux de l'enfant s'ouvrent grand, et il balbutie :

– Comment ? Je suis ton... petit-fils ?

– Oui, mais ce n'est pas tout... C'est moi qui suis responsable de la disparition de la mer. Quand un souhait se réalise, quel qu'il soit, cela implique des changements de la nature, elle est comme... bouleversée.

Les yeux de ces deux personnages se noient dans les larmes et Junid semble perdu.

– Et mes parents ? sanglote-t-il.

– En se retirant, la mer a emporté tellement de choses avec elle... Je suis désolé, tout est de ma faute. Certaines sottises sont irréparables, et j'ai bien peur que celle-ci le soit.

À ce moment précis, différentes émotions s'entrechoquent dans la tête de Junid. Colère, tristesse et désespoir s'emparent du jeune garçon, qui n'ose plus affronter le regard de son grand-père.

Voyant son petit-fils effondré, Mehdi ne peut s'empêcher de penser qu'il a commis un acte horrible. Accablé par le chagrin, il laisse tomber sa tête entre ses mains, et ses yeux déversent un torrent de larmes sur le sol asséché. C'est de sa faute si la mer a disparu, si faune et flore se font rares, si la chaleur envahit l'air... et si Junid ne retrouve pas ses parents, ça le sera aussi...

Ce soir, le vieil homme a appris une chose : mieux vaut réfléchir aux conséquences avant de prendre d'égoïstes décisions. Mais pour lui, il semble être trop tard. Trop tard pour rattraper son acte.

Devant ses petits genoux, Mehdi voit peu à peu se former une flaque de pleurs salés, dans laquelle il lui semble deviner le reflet du père et de la mère de son petit-fils...

– Ju... Junid... regarde !

Le vieil homme et l'enfant se frottent les yeux et regardent attentivement les larmes du vieillard imbiber le sol. Désormais, l'ombre des parents de Junid semble flotter au-dessus d'eux. Ils se retournent tous deux brusquement et découvrent avec stupeur les parents de Junid se tenant droits et souriants dans la lumière. L'enfant se lève en une fraction de seconde et se précipite dans leurs bras.

– Papa, maman, j'ai cru ne plus jamais vous revoir ! sanglote le jeune garçon.

Reconnaissant et curieux, Junid se dirige ensuite vers son grand-père.

– Mais comment as-tu fait ?

– Je crois bien que, lorsque la mer a disparu, une partie de celle-ci est restée en moi, dans mes pleurs. Vois-tu, Junid, je crois bien que j'ai sous-estimé mon lien à la nature. Tes parents, qui avaient été emportés le jour de la catastrophe, se sont mystérieusement retrouvés dans mes sanglots, explique Mehdi, sûr de lui.

Les yeux de l'enfant s'illuminent et la nuit se passe dans l'émotion la plus grande.

Le lendemain, au lever du soleil, à l'endroit où la terre s'est imprégnée des pleurs de Mehdi, une jeune pousse commence à germer, malgré la chaleur abondante et l'absence d'humidité. Ce symbole est le signe d'un espoir, certes petit, mais entraînant les hommes à devenir meilleurs. C'est ainsi que le vieux Mehdi répare son acte, par une si délicate et belle chose qu'est cette forme de vie végétale.

Faustine Pieniezny

Élève de 5^e, collège

Henri Wallon de Méricourt

Académie de Lille

La tortue

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir. Mais où sont-ils tous passés ? Ses voisins, les autres habitants du village ? Sûrement sur la plage. Il prend le chemin qui y mène, un pauvre chemin de terre sèche et de poussière, bordé d'arbres ratatinés et de plantes calcinées. Il accélère encore l'allure, c'est fou comme il court vite ce matin, sa faiblesse des derniers jours a disparu. Ses idées sont redevenues claires : retrait de la mer et disparition des animaux, tout cela ne peut annoncer qu'une seule chose, un raz-de-marée se prépare, et, si les habitants de l'île ne se mettent pas à l'abri en hauteur, ils seront tous emportés.

Du moins, ceux qui ont survécu au climat aride qu'on a connu ces derniers temps.

Enfin arrivé au rivage, il voit un premier groupe de personnes autour du vieux du village.

– Tsunami ! se met-il à crier, tsunami ! »

Mais personne ne se retourne, ils sont tous fascinés par le discours du vieillard.

– Ceci n'est que la volonté de Dieu, qui nous punit pour notre comportement infâme ! N'avez-vous pas compris avec d'abord la raréfaction des poissons, puis les maladies, et enfin la pénurie d'eau qui a tué

de nombreux habitants ? La mer disparue, c'est un nouveau signe de Dieu, nous ne pouvons pas lutter ! Alors, agenouillez-vous et priez, mes fidèles ! Priez et préparez-vous au sacrifice ultime pour obtenir la clémence de Dieu !

Laissons ce vieil imbécile et les idiots qui l'écoutent se faire submerger.

Junid ne se sent coupable de rien, et surtout, lui, il veut vivre.

Et sauver les siens.

Il aperçoit un autre attroupement autour du chef du village. Il s'approche. Shiva, son voisin, est en train de parler :

– Les animaux se sont enfuis, et la mer s'est retirée. N'est-ce pas le signe qu'un raz-de-marée se prépare ?

Enfin quelqu'un de sensé. Je commençais à croire que la chaleur leur avait tous fusillé les neurones.

– Il ne faut pas dire « raz de marée ». Les tsunamis n'ont rien à voir avec les marées, explique fièrement le maire, content d'étaler son savoir.

Super ! La police du vocabulaire est de sortie ! Comme si on avait le temps !

Junid leur expliquerait bien que « tsunami » signifie « vague portuaire » en japonais, et pourtant les tsunamis n'ont rien à voir non plus avec les ports, mais quelle importance actuellement ?

– Il n'y a pas d'inquiétude à avoir, je n'ai reçu aucun message du Centre d'alerte tsunami de l'océan Indien. Si un événement sismique de magnitude comprise entre 6,5 et 7,5 s'était produit quelque part dans l'océan Indien, nous aurions déjà reçu un bulletin d'information.

Mais en fait, pourquoi nous aurait-on prévenus ? L'île n'abrite aucune ressource naturelle intéressante, les habitants vivent de la pêche et d'un peu d'agriculture. Du moins, c'était le cas avant, quand il pleuvait

de temps en temps. Et les riches touristes occidentaux à sauver, où sont-ils ? Sur l'île voisine, mais pas ici. De toute façon, ils demanderaient où s'installer pour bien voir le spectacle, ou s'il y a une possibilité de surfer la vague géante...

Junid secoue la tête. Ces pensées ne lui ressemblent pas, comme si l'imminence de la catastrophe l'avait rendu soudain plus lucide, mais plus en colère aussi. Il faut qu'il garde la tête froide et qu'il se concentre, ce n'est que comme ça qu'il pourra s'en sortir. Il se force à écouter de nouveau le maire.

– Admettons qu'il se soit produit un événement sismique, et qu'ils soient là-bas encore en train de trianguler sa position et de vérifier s'il s'est produit ou non dans une région susceptible d'engendrer un tsunami, nous avons environ cinq heures pour procéder à une évacuation générale. Le Dr Karnawati, le directeur du Centre, me l'a confirmé lors du dernier exercice d'alerte.

Pas aujourd'hui. Dès que l'eau s'en va, il ne reste que quelques minutes pour s'échapper, maximum un quart d'heure.

Si ces gens veulent mourir, c'est leur problème. Junid n'a jamais été aussi désireux de vivre que ce matin-là. Il veut aussi sauver ses proches. Ce n'est pas pour rien qu'il a une tortue tatouée sur son bras. Elle est le symbole de l'union et de la famille. À quinze ans, quand il est entré dans l'âge adulte et qu'il a fallu choisir la marque unique de son initiation, il a demandé que ce soit ce signe-là qui lui soit gravé dans la chair, car il est profondément attaché aux siens.

Il regarde les gens sur la plage. Où sont ses parents, sa sœur Indranée ? L'espoir éclate dans son cœur. Son père est peut-être parti à la pêche tôt ce matin. S'il est au large, il ne risque rien. Puis, Junid se rappelle que sa famille aussi a été durement touchée par la sécheresse et la série de catastrophes qu'elle a apportée. Depuis

qu'un de leurs enfants est mort, son père erre comme une âme en peine dans la maison et ne part plus pêcher, et sa mère lui tient tristement compagnie.

Soudain, il aperçoit sa sœur, un peu plus loin, à l'écart.

– Indranée, fuis, il va y avoir un tsunami ! crie-t-il. Va te réfugier sur le mont Lubin.

N'est-ce pas une ligne blanche écumante qu'il aperçoit se former à l'horizon et qui commence à se lever ?

– Dépêche-toi !

La petite fille le regarde, mais sans avoir l'air de le voir.

Je suis dans un cauchemar, ou quoi ? On dirait que le monde entier s'est ligué pour m'empêcher d'intervenir.

Junid comprend finalement qu'il a fait peur à sa sœur en hurlant, et que, désormais terrifiée, elle n'ose plus bouger.

Mes parents ne peuvent pas perdre un autre enfant, ils ne s'en remettraient pas.

– Calme-toi, lui dit-il. Tout va bien se passer. On va aller sur le mont, papa et maman nous rejoindront.

Du moins, j'espère qu'ils en auront l'idée d'eux-mêmes.

Pas de réponse. Il décide de prendre sa sœur dans ses bras, et de l'emmener sans lui demander son avis, loin de la plage et de ses dangers. L'adrénaline lui fournit une énergie dont il ne se serait jamais cru capable. En d'autres circonstances, ne serait-ce qu'hier par exemple, le fait de porter trente kilos aurait été impossible, mais, avec la menace du mur d'eau sur le point de les engloutir, il se sent fort, suffisamment costaud pour s'enfuir avec elle en sprintant.

Ce n'est pas grave si on n'a pas le temps de parvenir au mont Lubin. On peut aussi tenter de s'arrimer à quelque chose de solidement fixé à un bâtiment, comme l'échelle métallique boulonnée sur le flanc de la mairie.

Junid se félicite d'avoir si bien retenu les leçons du dernier exercice d'alerte tsunami, il n'en revient pas lui-même. La catastrophe de 2004 aura au moins eu l'intérêt de sensibiliser toutes les populations concernées au risque du raz-de-marée. Il observe les maigres silhouettes encore présentes sur le rivage.

Enfin, pas tout le monde.

Mais lui est invincible, n'est-ce pas ? Il va s'avancer vers sa sœur, quand la fillette s'enfuit soudain en courant vers la hutte familiale.

Non, non, non, ce n'est pas la bonne direction. La maison ne fera pas le poids face à la vague gigantesque qui s'annonce.

Il s'élançait à la suite de sa sœur, l'air chaud entre dans ses poumons, mais la soif qui l'a torturé des jours durant est partie, de toute façon qu'est-ce que la soif face au monstre d'eau qui va bientôt s'abattre ?

Arrivé chez lui, il ouvre la porte et contemple la scène. Il voit ses parents debout près d'un lit, Indranée blottie contre le corps qui repose sur la natte.

– Mais sauvez-vous ! Sauvez-vous ! Lui est déjà mort, s'écrie-t-il en désignant le jeune garçon qui repose allongé. C'est trop tard pour lui, mais vous, vous pouvez encore vivre.

Mais pourquoi ne réagissent-ils pas ?

Pourtant, ce serait vraiment le moment de courir. On entend désormais du dehors un son qui ressemble à celui des vagues qui se brisent sur la plage, sauf qu'il ne diminue pas, qu'il continue au contraire d'augmenter de volume, comme s'il se nourrissait de lui-même, jusqu'à devenir un grondement assourdissant.

Junid s'approche de la scène mortuaire. Il détaille la silhouette allongée, le corps squelettique, le visage si familier... Son regard tombe sur un bras qui pend, ballant, hors du lit, un bras orné d'un beau tatouage de tortue.

Son corps a perdu la bataille de la déshydratation,
et son esprit s'apprête à perdre aussi celle du tsunami.

Nicolas Michaux

*Élève de 2^{de}, lycée
Chanzy de Charleville-Mézières
Académie de Reims*

La claque

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir. Ses jambes se sont actionnées d'elles-mêmes, mues par un instinct indicible. Des jambes entraînées, robustes, forgées par le relief de cette île qui l'a vu grandir. Ses foulées laissent en souvenir de légères traces qui s'ajoutent à celles, précipitées, des animaux.

Flèche perdue, désorientée, quelle est ta cible ? Si seulement il en avait conscience... On l'a coupé de son élément, une partie de lui s'est retirée, loin, loin aussi loin que l'étendue qui se profile à l'horizon. Aussi soudainement que l'océan.

Chacune de ses empreintes l'éloigne de la cabane qui leur sert d'habitation, à lui, son père, sa mère ; un petit foyer à l'écart du village, les pieds sur le rivage. Au centre de cette case rustique, un poste de radio trône fièrement, telle une relique régnant sur sa petite table basse. Aussi loin que Junid s'en souviennent, jamais son grésillement douteux ne s'est tari ; et inlassablement l'objet sacré déverse « les échos du monde d'en haut », comme se plaît à les nommer son père.

L'appareil s'affole, pris par une excitation furieuse qui détonne avec la tranquillité oppressante

qui l'enveloppe. Les voix sifflent, vitupèrent, s'interrompent. De l'anglais au japonais on péroré, mais ce ne sont plus des voix, plus des débats, seulement un véritable concert de caquètements assourdissants. Ils ont tous accouru. Toute la volière est présente, sommités dans leur livrée bien taillée, savants à l'œil perçant, jusqu'aux journalistes, plumes à l'écart de la piste. Ils exhibent le beau morceau de leur ramage au mépris de la radio qui, migraineuse, semble à la limite de se fragmenter. Qui aura le chant le plus convaincant ?

Tap. Tap. Junid fend les airs, regard vissé devant lui, quand ses pieds percutent quelque chose de rugueux. Ses jambes fléchissent, le propulsent en avant et, en l'ombre d'un instant, ses lèvres embrassent le sable sec et granuleux.

Hébété, il se relève et jette son regard à l'endroit de sa chute : là, seule, une boule remuante se débat au sol. Prisonnière dans un carcan de filets retors, une tortue gémit faiblement. Le garçon la soulève délicatement dans le creux de sa main et la libère de sa toile mortelle. Cet animal, que fait-il ici ? C'est le seul vestige de la mer, isolé dans ce désert. Junid sent alors une angoisse qui étreint sa cage thoracique, lui pressant l'estomac, pour faire jaillir de ses entrailles trois mots qui ricochent sur les parois de sa tête telle une caisse de résonance.

Perché sur son ring, un économiste élude posément la question.

« Selon les corrélations des trois graphiques de la page 576 du 66^e rapport étudié ce matin à 6 h 01, en reconvertissant l'ensemble des secteurs touchant le marin, nous pouvons tirer profit de... »

Rapidement, son jacassement sombre dans une marée d'élucubrations.

Où est-elle ? Junid semble interroger la bête marine, se perdant dans ses yeux profonds. Il scrute les environs. À droite, à gauche. Sur le sol. C'est à ce moment qu'il remarque que les multiples traces laissées par les animaux ne sont pas éparses, telle le serait une constellation d'étoiles filantes. Non, elles forment un chemin, comme s'ils s'étaient retirés vers la même direction. Une lucidité nouvelle s'empare de l'adolescent. Ce dernier reprend sa course folle, volant sur les pas chaotiques de cette faune fuyante... Sauf qu'à présent, il sait où cela le mène.

Pendant ce temps, le boîtier au gosier parlant, lui, pépie toujours.

Junid suffoque. Telle une menace oppressante, un air délétère et son voile opaque se sont emparés des lieux. Le jeune homme veut la retrouver, absolument, avant que le feu avide des hommes ne la consume entièrement. Il en a conscience, de ce besoin inhérent d'elle, pour la terre entière mais aussi pour la carapace recroquevillée dans sa paume.

Besoin de son parfum. De ce souffle de vie.

Vite.

La ritournelle lointaine de la radio sort le père de Junid de l'univers de ses songes pour le pousser devant le poste essoufflé. Il le fixe, sans écouter, en essayant de saisir ce qui échappe à son esprit averti. Des sensations infimes, furtives, et, ce matin, absentes. Les murs transpirant une sueur salée. Les effluves portés par le souffle des flots. Il sait, sans même que ses yeux vérifient sa certitude. Leur île n'est plus une île.

Sortant de sa torpeur, il lève lentement sa main vers l'appareil et met fin, pour la première fois, à son tapage incessant. Pour la première fois, il rompt le lien avec

ses « échos de là-haut », un là-haut qui semble les avoir oubliés, eux. Il soupire.

Soudain, une plainte lancinante réveille le silence opaque. L'homme sursaute, abandonnant ses réflexions, et dévale sur ce qui était, pas plus tard que la veille, la plage.

Tap. Tap. Pantelant, Junid l'aperçoit enfin. Une ombre flottante, évanescence, tel un mirage sur la ligne d'horizon. Qu'elle semble réduite, presque brisée ! Consterné, son cœur ne peut réprimer un pincement douloureux.

Elle le néglige.

Le coureur ralentit progressivement son allure. Il l'aborde délicatement, avec ses cheveux d'azur qui cascadenent en boucles humides. Son visage sage et ridé se tourne lentement vers lui, dévoilant sa face estropiée, et sa bouche, entrouverte, révèle une langue mutilée, comme si on avait voulu opprimer son chant. Et juste là, au milieu de sa poitrine parsemée de coquillages, un trou béant. Son cœur ! Arraché, perdu. Le regard qu'elle lui lance n'inspire pas la pitié mais une honte qui fouette Junid de tout son être. Un sentiment d'humilité s'empare de lui. Dans sa main, la jeune tortue rappelle sa présence en couinant faiblement. Il la dépose aux pieds de sa mère, et, tout en rampant, sa petite protégée gravit les ondes de son corps pour plonger dans l'abîme transperçant sa chair houleuse.

Le père de Junid n'est pas le seul à avoir accouru. Les habitants affluent de toutes parts, interloqués, décontenancés, formant une masse sombre et grouillante. Face à eux, une autre masse, bien plus imposante, mais immobile, pourfend la brume presque irrespirable qui s'est installée. De ses entrailles s'échappe, presque mélodieuse, la complainte qui détonne dans le mutisme qui les environne.

Les sourcils de son père se froncent.

– Qu'est-ce que... ?

Il s'approche hâtivement, et se rend compte que l'ombre qui se dresse est en réalité une montagne d'ordures, d'objets cassés ou neufs, d'immondices rejetés par les hommes. Les autres reportent leur attention sur lui. Alors, il s'empare d'un déchet, une petite poupée de plastique au sourire innocent, et commence à s'attaquer au monstre d'ordures. Un à un, hésitants, les hommes, les femmes et les enfants se mettent à l'imiter pour devenir une armée solidaire résolue à libérer le cri prisonnier.

Les autres animaux, où se trouvent-ils ?

Junid se noie dans le reflet de la belle bleue, en quête de réponses. Il y palpe, bien à l'abri, un berceau de vie foisonnant pareil à un second cœur vibrant dans ses abysses. Mais ce n'est pas tout. Il sent aussi sa rage sourde, une rage dénuée de haine, indifférente, une rage juste marquée par une désillusion amère. Des hommes redoutent sa colère submergeant les continents, d'autres l'exploitent, la droguent sans respect. À présent, son organe vital enlevé, elle est si lasse de subir les milliers de piques pernicieuses assénées, si lasse de devoir se rebeller !

Elle s'éclipse donc, aspirant toute forme de vie, emportant les êtres vivants et les éléments dans sa robe d'écume, tirant ainsi sa révérence. Pourtant, elle manque déjà à Junid. Pas à cause de ses richesses prodigieuses, de ses poissons démesurément pêchés ni de l'or noir excessivement puisé. Non, lui, il aimerait seulement toujours pouvoir contempler un coucher de soleil sur son corps d'aigie-marine, affronter la tempête sifflant à travers les cocotiers ébouriffés. Ces fragments d'une vie qui lui semblait si répétitive quelques instants auparavant.

Reviens, reviens.

Progressivement, l'ogre de résidus chancelle, se tasse, s'effondre. La singulière mélopée semble s'enfuir de nulle part.

– Ho !

Un enfant pointe son doigt basané vers une pointe scintillante, manifestement la source de cette musicalité à la douce vigueur. Cette chose luisante, on aurait dit un coquillage, sauf que ce n'en est pas un. Le père de Junid se baisse pour mieux l'étudier. C'est la création la plus admirable qu'il ait pu voir dans sa courte vie d'homme. De la taille d'un poing, elle est faite de mille éclats étincelants présentant une forme à la complexité épurée. Il la ramasse prudemment. Comme c'est curieux ! Il perçoit une vitalité tenace, vibrant contre sa peau. Il recule. Sans aucun doute, ce qu'il a entre ses mains est d'un précieux inestimable. Ainsi, il se laisse guider par cette âme qu'il tient, bercé par les flots de son chant sibyllin. Ses pairs s'écartent sur son passage, et d'une entente muette, se mettent à le suivre.

C'est un roi mage et son cortège traversant le désert, entraînés par le morceau de nature unique. Peu à peu, la procession rejoint la voie dessinée par les animaux, quand le père de Junid discerne son fils. Quelle est cette étrange ombre bleutée tapie derrière lui ? N'osant s'avancer davantage, la petite troupe s'arrête. Son meneur regarde le trésor qu'il transporte au bout de son bras, s'accroupit, puis le fait rouler aux pieds du jeune garçon. Celui-ci s'en saisit, fait volte-face pour le tendre à la mer, ou, enfin, ce qu'il en reste. Tous observent, souffle coupé. Ils se rendent compte à quel point leur univers tient à un équilibre précaire, malgré la puissance sans limites des éléments. La conviction d'une harmonie pérenne peut-elle encore éclairer, concilier des êtres malgré leur différend ?

Oui, tambourinent leurs esprits à l'unisson. Cependant, elle, va-t-elle demeurer, en dépit de cet équilibre rongé sans scrupule ? Le sable l'absorbera-t-il complètement, condamnant le monde à la sentence de ses actes, comme un navire dans un naufrage ? La brume se fait de plus en plus pesante.

Tout à coup, un éclair fulgurant aveugle le maigre rassemblement. Des embruns effleurent leurs visages, suivis d'une brise salée qui se lève. Puis le calme retombe. Lorsque Junid rouvre ses yeux, sa main tendue est vide. Ce qui était, il en est certain, le cœur de la mer a été englouti. Il se retourne, et face à lui les traits graves des habitants. Derrière eux, autour de lui, et tout ce que ses yeux peuvent capter, seulement le sable.

Alors, un clapotement léger parvient, rassurant, jusqu'à leurs oreilles. Le garçon remarque, juste entre lui et ses semblables, un minuscule creux où la mer bien que réduite se repose, paisible. Junid exulte, il sent l'euphorie animer ses membres. Le long dessin du lendemain est incertain, certes. Mais si les hommes veulent retrouver la mer... leur mère, galaxie manquante au cosmos de l'existence, il va falloir qu'ils acceptent de les écouter réellement, eux et toutes ces tribus disséminées. Eux, parfois bien plus proches de la réalité, qui leur esquisseront la manière de vivre, partager avec l'océan, s'en inspirer sans lui arracher des hurlements de douleur jaillissant de ses profondeurs. Le jeune homme sourit à son père, au groupe devant lui, à l'aube nouvelle dans ses difficultés à surmonter. Aucun cap pris n'est immuable.

Les pieds des uns entament des pas de danse rythmés par les clapotis marins, les voix des autres s'élèvent en un chœur dont les sons déferlent au

loin. En réponse, dans le ciel qui s'est dégagé, l'appel d'une sterne huppée.

Driiiiiing ! Driiiiiing ! Le téléphone posé sur le bureau marbré de M. le Directeur sort celui-ci de sa lecture, le rappelant à ses fastidieuses obligations. Importuné, il laisse l'objet s'égosiller un peu. Mais qui est l'auteur du torchon qu'il vient de lire ? Sûrement encore un de ces poètes illuminés. Du haut de son building de cinquante étages, fière construction née de la réussite de ses affaires, M. le Directeur songe à la mer qu'il possède, lui. Une mer de maïs, de soja, sillonnée par des monstres vrombissants, une brise toxique fuitant de leurs branchies. Bien évidemment que pour cela il avait dû marcher sur la vraie mer, l'assécher, ou abattre des forêts ! Un rictus méprisant se dessine sur ses joues rasées. Il décroche enfin le combiné. Au bout du fil, un subalterne embarrassé.

– Euh... M. le Directeur ? Nous nous heurtons à des complications majeures...

– Que se passe-t-il encore ?

Le récit torturant malgré tout une partie recluse de ses pensées, le bonhomme costumé ajouta, sarcastique :

– Allez-y, dites, qu'est-ce ? Vous allez me faire croire que la mer a dévasté mes terres ?

– Si seulement on avait pu avoir un peu de mer, cela aurait été une autre histoire. Vos champs, monsieur... Le feu les a ravagés. Dans leur intégralité. Il n'en reste plus aucune trace.

Le livre, dans la main de M. le Directeur, vacille, se libère de son emprise pour embrasser le sol lustré dans un bruit sec, à la manière d'une gifle ramenant à l'évidence.

Rien n'est perdu, rien n'est gagné, tout reste à faire.

Elwine Chatonnet

*Élève de 2^{de}, lycée
Émile Zola de Rennes
Académie de Rennes*

Une bulle silencieuse

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir. Le plus loin possible, sans réfléchir. C'est la peur qui le pousse à courir. La peur. Junid n'avait jamais rencontré ce mot : la peur. L'impression d'avoir le monde à ses trousses. Junid se met à courir de plus belle.

Le paysage défile sous ses yeux mouillés. Il s'enfonce au cœur de l'île et le doux sable chaud se transforme en fine herbe froide. Les plages natales de son île deviennent des étendues de pins et de buissons couverts d'épines. Et ce silence. Toujours là pesant et lourd. Un silence trop parfait, presque alarmant. Un silence que Junid n'a jamais connu. Un silence que même les animaux ont fui. Un silence... effroyable.

Le garçon s'arrête. Il est essoufflé et son cœur bondit à l'intérieur de lui. Les mains sur les genoux, Junid essaie de réfléchir : pourquoi le murmure du vent, l'écho des vagues et même sa propre voix ont-ils disparu ? Était-ce une catastrophe naturelle, ou peut-être artificielle ? Impossible de le savoir... Le garçon observe tout autour de lui. Rien qu'une étendue sauvage d'herbes folles. Aucune habitation dans ce paysage tout vert. Un reflet argenté brille au loin, la curiosité le pousse à y aller...

Le reflet s'élargit et grandit devant lui. En s'approchant plus près cela ressemble à une paroi de bulle géante. Junid regarde le ciel. Il est bleu. Mais il l'aperçoit comme flou. Il continue son chemin vers la frontière, mais il n'en voit même plus les contours.

Junid lève la tête. Il est au pied de la façade de verre. Ou d'eau. Comme une vraie bulle. Qu'est-ce donc que cette étendue haute, haute comme le ciel et si vaste qu'on ne perçoit même plus ses extrémités ? Le garçon s'avance de plusieurs pas, mais il heurte la bulle et s'écroule sur le sol. Il se relève et tente à nouveau de la traverser, mais échoue une fois de plus et reste étendu sur la terre sèche. Il est donc piégé. Junid pense à tout ce qui pourrait lui arriver, car il se retrouve seul. De grosses larmes commencent à couler sur ses joues sans qu'aucun son arrive à sortir de sa bouche. Alors, Junid s'affaisse sur le sol et ferme ses yeux pleins de larmes. Le soir tombe, Junid est toujours là, endormi, couché sur le sol, sa tête calée sur une motte de terre. Pendant ce temps-là, les étoiles le surveillent.

Junid ouvre un œil. Il a la désagréable impression d'être renflé et chatouillé. Il se redresse et il aperçoit une ombre se sauver dans l'herbe. Vu son agilité, cela ne pouvait être qu'un aye-aye. Que faisait ce petit rongeur nocturne un matin sur lui ? Junid observe attentivement le rongeur grimper en haut d'un cocotier. Cherche-t-il comme Junid à s'échapper de là ? Soudain, le petit animal se propulse sur ses pattes arrière et s'élance vers la bulle. Au contact de la sphère, la tête de l'aye-aye heurte violemment la bulle et il s'écrase au sol. Il est mort, pris au piège. Junid en frémit de peur.

Plusieurs jours passent, Junid erre au milieu des animaux qui, comme lui, cherchent une issue à ce piège. Il n'a rien mangé ni bu depuis trop de jours. Dans ses rêves, le garçon repense au petit aye-aye mort. Lui arrivera-t-il la même chose ?

Il se fait tard. Junid est appuyé, épuisé sur le tronc d'un palmier. Serait-ce sa dernière nuit ? C'est alors qu'il aperçoit une ombre se hisser sur le haut d'un rocher non loin de là, à la lumière de la lune. Un fossa. Un animal sacré, pour Junid. Le félin s'approche de la frontière de la bulle et se met à creuser le sol. Il a un plan pour s'évader. Junid se précipite à la suite de l'animal. Il s'enfonce à genoux dans le trou cerné de bestioles, tels des mille-pattes, blattes, termites, vers de terre. Il tousse et avale de la poussière. L'air libre, enfin !

Junid débouche dans un lieu étrange. L'herbe est remplacée par du béton, les buissons sauvages par des barrières métalliques, les arbres par des panneaux indicateurs. Mais où est-il ? Inquiet, le garçon se relève et se faufile à travers la clôture. Un tumulte assourdissant entoure Junid. Lui qui s'habitait au silence, ce vacarme agresse ses oreilles. Mais d'où provient ce son inhumain ? Junid observe le lieu où il se trouve et aperçoit une usine en face de lui. Mais que fait-elle ici, sur son île autrefois si sereine ? L'industrie est énorme. Quatre titaniques cheminées rutilantes rugissent, tels de puissants fauves crachant d'impressionnantes quantités de fumée et de vapeur d'eau souillée. En posant son regard au sol, Junid voit d'innombrables conduits entrelacés serpentant au loin. Le garçon reconnaît le bruit de la mer déchaînée, avalée par l'usine, puis recrachée vers le ciel, formant d'immenses nuages de pollution. Combien d'animaux marins sont morts ainsi aspirés par ces tuyaux ? Des bruits de clameurs, d'alarmes, de moteurs, de métaux frappés retentissent, faisant fuir insectes, oiseaux et animaux. Les yeux du garçon sont attirés par un immense hangar, rempli de troncs d'arbres empilés. Ce bois a sûrement été défriché pour faire construire l'usine. Une catastrophe pour son île, qui a pourtant accepté son installation.

Junid se retourne. Et il est là. Le fossa semble l'attendre. Robuste et musclé, le félin le fixe de ses yeux en amande. L'animal est serein et n'a pas l'air de craindre le garçon. Celui-ci s'avance prudemment vers le fossa sans que l'autre le quitte des yeux. Il incite même Junid à venir vers lui. Et c'est ce qu'il fait. La main posée sur le doux pelage du félin, Junid est fier et en même temps intimidé. Fier d'avoir la main posée sur le dos d'un fossa et intimidé par la puissance dégagée de cet animal. Celui-ci regarde le garçon et se met en marche vers l'industrie dévastatrice. Le fossa, d'une fluidité incroyable, guide Junid entre les obstacles. L'air devient irrespirable au fur et à mesure que Junid et l'animal progressent, à cause des quatre cheminées principales. Le garçon les observe. La fumée qui s'en échappe se dirige vers l'immense bulle. C'est donc cette fumée polluée qui forme cette bulle de silence. Si l'usine continue de produire autant de pollution, la bulle s'agrandira et recouvrira toute l'île. Junid a peur. Mais le fossa a l'air sûr de lui.

Après avoir parcouru un dédale de couloirs, les deux compagnons débouchent dans une vaste salle. Le plafond est incroyablement haut, de titaniques machines émettent un son tellement puissant que l'on n'entend plus sa propre voix. Le fossa reste calme. Mais Junid scrute chaque recoin de l'immense hall, atrocement inquiet. Que veut faire le fossa et dans quel but ? Il a l'air de savoir où il va.

La salle est grise. Aucune autre couleur ne ressort du décor. L'animal se tourne face à un appareil de grande taille doté d'un conduit relié à un autre appareil. Le fauve regarde Junid. Il semble attendre quelque chose de lui. Le garçon ne sait trop que faire. Il essaie d'arrêter la machine en appuyant sur des boutons, mais sans aucun résultat. Le jeune Junid palpe le dispositif

de sa main libre et... Le garçon est tout tremblant, car sa main chauffe. Un grésillement, puis la machine s'arrête complètement. Junid est émerveillé. Il observe la réaction du fossa. Rien de particulier sauf peut-être un hochement de tête, discret, puis il se précipite vers une autre mécanique. Junid la touche et ressent la même sensation de tremblement et de chaleur. Incroyable ! Junid et le fossa n'épargnent alors aucune machine. Le vacarme s'éteint petit à petit. Le garçon ne s'est jamais senti si joyeux. Et fier. Junid se retourne, laissant derrière lui des centaines de mécanismes figés.

Le fossa semble satisfait en regardant une dernière fois l'usine. En sortant de celle-ci, l'animal fait un signe de tête à Junid et part en trottant. Le garçon court sans relâche à travers les buissons et les ronces sans se soucier d'autre chose que de garder les yeux fixés sur l'animal. Le temps passe, mais Junid ne s'arrête pas. Soudain, le fossa disparaît dans les broussailles. Junid se tourne en arrière et se retrouve face à une jungle. L'usine et le béton ont disparu sous les herbes folles, les arbres et les fleurs, comme si rien ne s'était produit. Junid a-t-il rêvé ? Ou a-t-il vraiment eu un pouvoir grâce au fossa ? Le garçon ne le saura peut-être jamais, mais le félin, lui, doit avoir les réponses à toutes ces questions. La bulle argentée s'évapore à vue d'œil. Junid observe l'étrange scène : la fumée s'élevant dans le ciel pour disparaître à jamais, laissant enfin les sons reprendre vie. Junid entend à nouveau le chant des oiseaux dans le ciel, le bruit des noix de coco tombant sur le sol et les animaux galopant autour de lui. Le fracas des vagues sur la plage et le vent secouant les palmiers réjouissent le garçon, qui s'aperçoit qu'il a lui aussi retrouvé sa voix. Il hume avec délice le parfum des fleurs multicolores et le sel de l'océan. Les minutes passent, il savoure, immobile, tous ces plaisirs

retrouvés. Junid se met alors à chanter, entouré de l'harmonie sauvage de son île.

Junid est sur le chemin du retour, avec en tête l'impression que tout n'était qu'un rêve. Le soleil brille et l'île est redevenue bruyante et colorée. Un simple mauvais songe qui se termine bien... Un petit animal immobile sur le sol intrigue Junid : est-ce... un aye-aye. Mort. Junid ne comprend qu'à cet instant-là qu'il n'a pas rêvé. Il n'a pour outil que ses mains, mais qu'importe. La terre est humide et spongieuse, sans doute à cause de la vaporisation de la bulle, alors Junid se met à creuser. Quelques instants après, le trou est suffisamment grand pour y glisser tristement le tout petit corps de l'aye-aye. Alors, le bruissement des feuilles se tait et le vent cesse son sifflement, les oiseaux arrêtent leurs gazouillis et la terre entière semble se recueillir devant la mort du rongeur. Junid recouvre alors la petite tombe d'herbes et de fleurs. Il fait beau et chaud et les oiseaux entonnent maintenant un chant d'adieu pour le pauvre aye-aye, témoin désormais muet de cette terrible aventure. Il reprend alors son chemin, conscient de la réalité de l'usine et de tout ce qu'il a vécu.

Junid lève la tête. Une forme athlétique le fixe, au loin. Une forme qu'il connaît bien. Une forme sacrée pour lui. Un fossa, son fossa.

Vivien Michel-Eymard

*Élève de 5^e, collègue
Jean Macé de Vesoul
Académie de Besançon*

La mer veille

C'est alors qu'il remarque les innombrables traces de pas des animaux qui ont fui. Il se met à courir.

Il s'arrête à bout de souffle, il vient de parcourir une partie de ce qui était la côte, et toujours rien. Elle n'est plus là, elle l'a abandonné... Junid voudrait pleurer, mais il est à sec de larmes. Une boule se forme dans sa gorge. Il tombe à genoux dans le sable brûlant, l'air est irrespirable, ses poumons lui font mal. Le paysage est déformé, Junid ne le reconnaît presque plus, tout lui semble étranger.

Une voix s'élève au loin : son père entouré de ses oncles. Ceux-ci se soutiennent les uns les autres, égarés. Sa mère reconforte des villageois, leurs yeux désespérés traduisent le vide que la mer a laissé. Un grand nombre d'entre eux semblent s'être rassemblés là. Assis ou étalés, certains ont des sacs, d'autres sont à peine habillés. Ils sont comme des réfugiés, mais sur leurs propres terres.

Junid s'avance vers eux, ses parents lui sourient. Ils s'étreignent, se regardent, comme après une longue séparation. Junid ne se rappelle avoir vu les yeux de son père si tristes que la fois où sa sœur aînée est partie. Sa mère, habituellement vive et souriante, est éteinte. Mais, malgré la douleur visible dans leurs traits, leur

présence est rassurante et Junid se sent mieux maintenant qu'ils sont réunis.

Après un long moment passé à se concerter sur les actions à mener, les villageois voient revenir l'homme choisi plus tôt pour échanger avec le continent. Dans un soupir, il annonce gravement que les communications sont coupées pour une raison inconnue. Leur situation se complique d'heure en heure, les mines consternées des adultes le prouvent bien. L'impossibilité de joindre le continent les isole plus encore. Junid observe à l'écart, son esprit brouillé par la tristesse, il ne les écoute pas. Hier est désormais une autre époque. Une époque qui fut difficile, certes, avec ses tâches quotidiennes, ses corvées, mais avec la mer à perte de vue, et, finalement, une époque si simple en comparaison de celle à venir. Elle lui manque. Comment a-t-elle pu les laisser ? Junid était tellement habitué à sa présence qu'il ne la remarquait même plus. Il aimait tremper ses pieds dans les vagues le matin au réveil et le soir avant d'aller dormir. Compagne indéfectible, indispensable à leur vie par la pêche, elle était sa maison. Et combien de rêves, combien d'histoires, de mythes ou de légendes l'accompagnaient ? Sans elle, plus de repère, sans elle, plus d'horizon.

La nuit est passée, il a été décidé qu'un groupe d'adultes allait s'enfoncer dans ce qui est devenu un désert de sable, afin de découvrir jusqu'où la mer a poussé sa retraite. Son père en est. Junid veut les accompagner, mais on le lui refuse. Sa mère le retient ; ils partent sans lui ; Junid bouillonne de colère ; ils disparaissent au loin. Le ressentiment et l'inquiétude le déraisonnent, aussi entreprend-il de partir seul. Attendant que sa mère ait le dos tourné, il s'enfuit.

La marche est longue sous ce soleil de plomb, la fatigue et la chaleur pèsent sur ses épaules, chaque pas lui coûte. Il ne sait ni où il est, ni quelle distance il lui reste à parcourir. Il n'a croisé aucun membre de l'équipe de recherche et il a soif. Il s'assied. Parti sans réfléchir, il s'en veut de s'être mis dans cette situation. Pourra-t-il encore revenir s'il continue d'avancer ? Mais Junid est jeune et entêté, alors il se lève et reprend sa route, presque en courant.

Sa persévérance est récompensée. Le sable, rafraîchi et humide depuis plusieurs mètres, laisse enfin apparaître la mer, belle immensité bleue. Il respire, l'air marin emplit ses poumons, la boule qui l'étouffait s'évapore enfin. Il est heureux de s'assurer qu'elle n'a pas entièrement disparu, qu'elle existe encore, juste un peu plus loin. Junid s'imagine déjà recommencer la vie près d'elle, reconstruire le village et oublier l'incident, tel un mauvais rêve. L'eau qui lui lèche les orteils, l'odeur iodée : pendant un instant, il retrouve son monde. Pourtant, il sent rapidement une chose inhabituelle. Aucune vague ne s'échoue sur le rivage, alors qu'à la limite du ciel, là où la mer est plus haute, il distingue la houle. Tout d'abord, il ne comprend pas, on dirait que les vagues s'éloignent au lieu de venir à lui. C'est un phénomène incroyable, que Junid ne pensait pas possible. La mer va-t-elle se retirer encore ? Il aimerait la retenir, l'empêcher, sinon elle va perdre leur île pour de bon.

Junid ne peut cependant rester plus longtemps auprès d'elle, la nuit tombe, la soif le tiraille et le chemin du retour est conséquent. Il lui tourne alors le dos et s'en va, déplaçant ici et là des galets, pour jalonner son chemin. À quelques reprises, il jette un regard par-dessus son épaule, jusqu'à ne plus l'apercevoir.

Distinguant l'ancien rivage, Junid est soulagé. La nuit passée dans le désert fut rude et interminable. Jamais l'obscurité frémissante ne l'avait tant effrayé. D'ordinaire, d'un tour de main, il allume une lampe, craque une allumette et les ténèbres s'écartent. Mais, cette fois-ci, rien, rien pour le secourir, personne pour le soutenir, le remettre sur pied et le faire repartir, sourire aux lèvres, d'un coup de manivelle. Il est seul, éminemment seul.

Et cela ne s'arrange pas, le semblant de campement, monté la veille, a été abandonné plus tôt. À la hâte, constate même Junid d'après les affaires éparses laissées sur place. Où sont-ils donc tous passés ? Il rejoint le village, vide également. La peur prend peu à peu la place du soulagement. Il lève les yeux au ciel et remarque alors trois pointes métalliques, encore lointaines, mais qui se dirigent nettement vers le petit aéroport de son île. Il décide donc de s'y rendre, peut-être que, là-bas, il retrouvera sa famille.

Il ne s'était pas trompé, la population, comme aimantée, s'est concentrée autour de l'aéroport. Junid s'approche, un autre avion a déjà atterri, sans doute durant son escapade, alors qu'il marchait encore. De nombreux policiers occupent l'espace. Ils font cercle autour d'hommes en costume, blonds, rougeâtres à cause de la chaleur, et l'air sérieux. Ceux-ci regardent avec mépris les autochtones. Junid cherche ses parents, il ne les voit pas. Il se fraye un chemin au travers d'un attroupement de journalistes bruyants, occupés à héler les hommes rougeâtres et poser des questions, leurs bras prolongés par des micros, tendus désespérément. Junid avance tant bien que mal, il trébuche, une main ferme le rattrape, c'est un policier qui, au lieu de l'aider à tenir sur ses pieds, le secoue et lui crie un reproche dans une langue qu'il ne comprend pas. Il parvient à

s'écarter et retrouve les autres villageois, curieux, leurs yeux grands ouverts au spectacle. Il lui semble apercevoir plus loin l'un de ses oncles, il se meut au milieu de la foule pour l'atteindre. Son père et sa mère sont là aussi. Les retrouvailles commencent par un sérieux recadrage, Junid se fait tancer sévèrement pour sa fugue. Heureux, malgré tout, de le savoir sain et sauf, ils lui pardonnent promptement. Il leur raconte ensuite l'étrange phénomène dont il a été témoin, apprenant à cette occasion que son père l'a lui-même observé lors de l'expédition. Celui-ci le rassure, il affirme que les hommes du continent ont sans doute les moyens de tout arranger.

Les trois avions que Junid avait aperçus sont arrivés, en sont descendus d'autres continentaux : des hommes instruits, certains en blouse blanche, encore des journalistes et des policiers. Beaucoup d'acteurs pour un si petit univers, certains sont en trop.

Soudain, on se pousse, on se bouscule, le père de Junid le protège avec son corps pour qu'il ne se fasse pas renverser. Les policiers ont reçu l'ordre de les rassembler et de les parquer. Junid ne comprend pas pourquoi on les traite en coupables. Les autorités les entassent dans un espace très restreint qu'elles peuvent facilement encadrer. Elles n'ont formulé aucune explication ni même condamnation. De victime à prisonnier, Junid voit en un instant tous ses espoirs sombrer.

La captivité ne convient pas à l'enfant élevé en plein air, l'enfant des vents et des embruns. Aussi, Junid a la nausée, de la même manière qu'on aurait le mal de mer. Ni les caresses de sa mère, ni les distractions de son père ne l'aident à supporter ce mal de liberté.

Pourtant celui-ci s'estompe enfin, lorsque deux hommes, partageant leur langue, l'un à l'allure

scientifique, l'autre aux appareils diplomatiques, viennent s'adresser à eux. Leur air ravi et confiant détonne avec l'ambiance générale. En effet, la parole des deux continentaux n'aurait pu être plus rassurante et optimiste. Ils affirment une bonne prise en main de la situation, un retour à la normalité en un temps record, expliquant par ailleurs que leur rassemblement surveillé est nécessaire pour leur sécurité. Ces belles phrases n'ont pas l'effet escompté sur Junid : au lieu de le calmer, elles l'agitent. Il veut sortir, il veut voir de ses propres yeux ces « grands » ramener la mer, il veut assister à ce miracle.

Leur mission accomplie, les deux ambassadeurs s'en retournent, Junid sur leurs talons.

Ses parents l'ont laissé partir, sachant combien il lui est impossible de demeurer passif. Il se retrouve peu après face au mur de policiers, qui s'est tout juste ouvert pour les deux hommes. Par des signes, il joue les besoins pressants, les policiers le laissent passer sans trop discuter et Junid reprend sa filature.

Dehors, la déception qui l'attend est immense, sur la grève, d'imposantes installations ont été montées, un grand trou a été creusé et, tout autour, les prémices d'autres sont visibles. Transformée, modifiée, la place de la mer est maintenant un chantier.

Junid n'en croit pas ses yeux, ce n'est en aucun cas ce qu'on vient de lui promettre, au contraire, ils abîment et détruisent encore plus le paysage. Les hommes en costume, juchés au plus haut qu'ils puissent être, observent d'un œil scrupuleux l'avancée des travaux ; les hommes en blouse blanche, disséminés sur le terrain, donnent des instructions à la main-d'œuvre. Les deux vendeurs de rêve observent eux aussi. Ils discutent avec animation. Tout en s'appliquant à rester discret, Junid s'avance dans leur dos, si bien qu'ils ne sont plus qu'à quelques pas. Leur discussion parvient jusqu'à ses oreilles :

– ... surprenant, à croire qu'elle l'a fait exprès. C'était ce genre d'îles qui était menacé par la montée des eaux, et voilà que c'est nous qui venons nous y réfugier !

– Remarquez, c'est un phénomène extraordinaire qu'il sera intéressant d'étudier : la mer s'écartant d'une petite île insignifiante pour envahir une partie d'un continent, c'est du jamais-vu !

– Oui, de fait. Cependant, quel drame... D'autant plus que cela a modifié le pôle magnétique, le système de télécommunications est complètement perturbé. Mais enfin, ce qui est sûr, c'est que nous serons bien ici. Je verrais bien un hôtel là, et puis un centre commercial, l'endroit est parfait...

Ils s'éloignent, Junid les regarde, médusé.

Il pleure. La mer a échoué, en se tournant vers les responsables des changements climatiques, pour protéger leur île, elle ne pouvait pas imaginer que ceux-ci allaient venir la submerger.

Ne lui resterait-il plus, à présent, qu'à retourner attendre auprès de ses parents ?

Dans ce monde qui n'apprend pas de ses erreurs, demain, pour lui, n'est pas assuré.

Ella Testefort
*Élève de 1^{re}, lycée
Racine de Paris
Académie de Paris*

TABLE

Préface	
de Ananda Devi	p. 11
Les sujets	
Incipit de Ananda Devi	p. 15
Les lauréats nationaux	p. 21
PREMIER PRIX	
Sans faire de bruit	
Par Shana Wang	p. 23
<i>Élève de 3^e, collège Henri IV de Poitiers</i>	
Académie de Poitiers	
DEUXIÈME PRIX	
8 h 16	
Par Lucie Thomas	p. 29
<i>Élève de 5^e, collège Raymond Poincaré de Versailles</i>	
Académie de Versailles	
TROISIÈME PRIX	
Jeune combattant	
Par Paul Biais	p. 37
<i>Élève de 2^{de}, lycée Guist'hau de Nantes</i>	
Académie de Nantes	

Les lauréats académiques	p. 47
Fitahiana	
Par Tinuviel Leibovici	p. 49
<i>Élève de 6^e, collège Saint-Jean et La Croix de Saint-Quentin</i>	
Académie d'Amiens	
La vague verte	
Par Mathilde Haeuser	p. 55
<i>Élève de 2^{de}, lycée Pape Clément de Pessac</i>	
Académie de Bordeaux	
Voix sur ton chemin	
Par Claire Fert-Thibout	p. 65
<i>Élève de 1^{re}, lycée Saint-Jacques-de-Compostelle du Puy-en-Velay</i>	
Académie de Clermont-Ferrand	
Terres rares	
Par Clovis Chebbahi	p. 71
<i>Élève de 5^e, collège Louis Mauberret de La Mure</i>	
Académie de Grenoble	
La mer en échange	
Par Faustine Pieniezny	p. 77
<i>Élève de 5^e, collège Henri Wallon de Méricourt</i>	
Académie de Lille	
La tortue	
Par Nicolas Michaux	p. 87
<i>Élève de 2^{de}, lycée Chanzy de Charleville-Mézières</i>	
Académie de Reims	

La claque	
Par Elwine Chatonnet	p. 93
<i>Élève de 2^{de}, lycée Émile Zola de Rennes</i>	
Académie de Rennes	
Une bulle silencieuse	
Vivien Michel-Eymard	p. 103
<i>Élève de 5^e, collège Jean Macé de Vesoul</i>	
Académie de Besançon	
La mer veille	
Ella Testefort	p. 109
<i>Élève de 1^{re}, lycée Racine de Paris</i>	
Académie de Paris	

Remerciements

Monsieur Jean-Michel BLANQUER
Ministre de l'Éducation nationale

Monsieur Roland BERTHILIER
Président du groupe MGEN

Le cabinet et les services du ministère de l'Éducation nationale,
de la jeunesse et des Sports

Le rectorat de l'académie de Rennes : monsieur Emmanuel
ETHIS (recteur académique) et monsieur David GUILLERME
(délégué académique à l'éducation artistique
et à l'action culturelle)

Les éditions Gallimard Jeunesse

Les membres du jury national

Tous les enseignants et documentalistes
qui ont soutenu ce concours

Dans les rectorats d'académies partenaires,
un merci particulier à :

Mme Nelly TURONNET (Bordeaux), Mme Géraldine
SERBOURDIN (Lille), Mme Béatrice CLERGEAU (Nantes),
Mme Sonia BERNARD-TOSSER (Rennes)
ainsi qu'à tous les participants aux jurys académiques.

Les jurés interacadémiques :
Dominique BAGOT, Eliza BEAUDOUIN, Régine BEBER-BOBÉE,
Manon CHRISTIEN, Guillemette CLAVEIROLE,
Martine CLERGEAU, Caroline COUDRE, Perrine CREACH,
Valentin CUEFF, Alia DARWICHE, Martine DERLIN,
Lénaïck DUREL, Jean-Pierre GARNIER, Edith GOMBERT,
Claire GRELLIER, Gaëlle GUIHO, Zofia JOUHIER,
Inès KHAMMACI, Laurence L'HOTELLIER,
Monique LE MOIGN, Lucie MILLEDROGUES,
Enora PAGNOUX, Jonathan PICHOT, Caroline PONCEAU,
Danielle REIG-LELIGNY, Marie ROULEAUX, Cécile TESSIER,
Grégoire TOSSER

Contact

Étonnants Voyageurs

Concours de nouvelles
24, avenue des Français-Libres
35000 Rennes

Pour toute information
sur le concours de nouvelles, écrivez-nous :
concours.nouvelles@etonnants-voyageurs.com

Pour tout savoir sur le festival Étonnants Voyageurs :
www.etonnants-voyageurs.com

Cet ouvrage a été coordonné par les membres de l'équipe
Étonnants Voyageurs : Marion Hervé, Sarah Pastel
et Lucie Milledrogues.

Il a été mis en page par Erwan Le Moigne.
La relecture et la correction ont été confiées
à Anne-Soazig Brochoire.

L'impression a été réalisée par Média Graphic à Rennes,
en novembre 2020.

Visuel de couverture : © Jonny Lindner - Pixabay.

CONCOURS DE NOUVELLES 2020

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Demain, le monde

« Je pense à l'île d'où je viens. Et je pense à tout ce qui la menace, elle et les autres îles comme elle. Alors, je me suis demandé ce qui se passerait si la mer semblait disparaître. Je me suis demandé comment convaincre les grandes puissances industrielles qu'elles sont en grande partie responsables. »

Figure majeure de l'espace littéraire francophone, Ananda Devi nous a fait l'honneur d'être la marraine du concours de nouvelles organisé par le festival Saint-Malo Étonnants Voyageurs 2020. Elle a proposé aux jeunes d'imaginer le monde demain, à la suite de deux débuts de nouvelle originaux.

Découvrez dans ce recueil les 12 nouvelles sélectionnées dans le cadre du concours. Ces textes, écrits par de jeunes collégiens et lycéens, ont chacun reçu le premier prix de leur académie. Trois d'entre eux se sont distingués à l'échelle nationale.

Destiné aux 11-18 ans, ce concours individuel d'écriture de nouvelles est organisé pour la 29^e année consécutive, grâce au soutien de la MGEN et aux dons de livres de Gallimard Jeunesse, et bénéficie de l'agrément du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des sports.

Ce recueil vous est offert par le groupe MGEN.

